

RECCASSINE

VOYAGE



NC
1499
P6A45

Édition de la "Semaine de Suzette". 55 Quai des Grands Augustins - Paris.

Édition de la Semaine de Suzette



BÉCASSINE

VOYAGE

Texte de M.-L. CAUMERY
Illustrations de J. PINCHON



LIBRAIRIE HENRI GAUTIER
GAUTIER ET LANGUEREAU, ÉDITEURS
55, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 55
PARIS



EN VENTE

L'ENFANCE DE BÉCASSINE.....	1 Album.
BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE.....	—
BÉCASSINE PENDANT LA GUERRE.....	—
BÉCASSINE CHEZ LES ALLIÉS.....	—
BÉCASSINE MOBILISÉE.....	—
BÉCASSINE CHEZ LES TURCS.....	—
LES CENT MÉTIERS DE BÉCASSINE.....	—
BÉCASSINE VOYAGE.....	—
L'ALPHABET DE BÉCASSINE.....	—

NC
1499
P6A45

651857

20. 2. 57

BÉCASSINE VOYAGE



Nous avons laissé Bécassine en Bretagne, chez la comtesse de Kercoz, amie de la marquise de Grand-Air; c'est là que nous la retrouvons à l'automne de 1920. Un rapide regard nous montre à l'une des fenêtres du château sa bonne figure plus ronde et plus joufflue que jamais.



Dans le jardin, Mme de Grand-Air et Mme de Kercoz causent avec le docteur Salvat, médecin du bourg voisin; l'entretien doit rouler sur un grave sujet, car les visages sont soucieux.



« Mon cher docteur, dit Mme de Grand-Air, vous savez notre intérêt affectueux pour Bécassine, eh bien, sa santé nous inquiète. — Pas possible ! fait le docteur. Je l'ai rencontrée hier au village, elle a une mine superbe. »



— Justement, insiste la marquise, ce qui nous inquiète, c'est l'excès même de sa santé. Du reste, Mme de Kercoz va vous exposer les faits. » Tous trois s'assoient et la châtelaine commence son récit.



Bécassine est entrée chez elle, il y a quelques semaines, en qualité de cuisinière. Tout a bien marché d'abord, puis brusquement la brave fille a commencé à manifester une agitation extraordinaire.



Tantôt, raconte sa maîtresse, elle expédie sa besogne avec une frénésie dangereuse pour la vaisselle, jonglant avec les plats et les assiettes, et malheureusement en jongleur qui ne réussit pas souvent ses tours. Tantôt elle semble avoir un trop-plein de force et d'activité à dépenser.

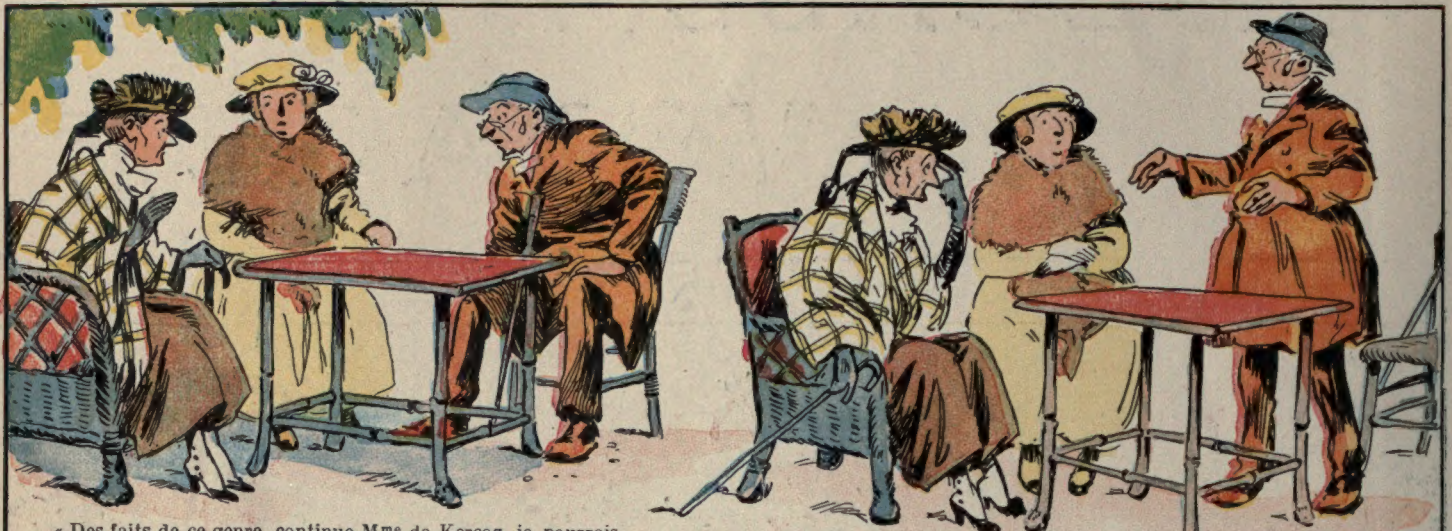


On la voit se livrer dans sa cuisine à des gambades et à des contorsions bizarres.



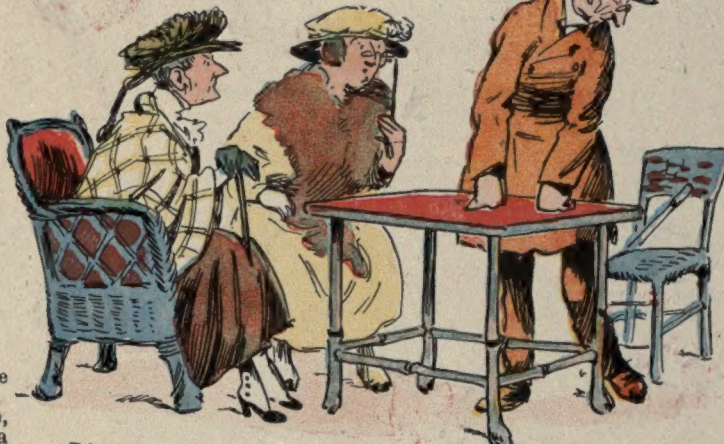
D'autres fois, elle s'escrime contre les murs, au grand Jom-ture; le jeune garçon boucher a même failli être éborgné par des essais d'attaque et de parade

mage de leur peine et de parade



« Des faits de ce genre, continue M^{me} de Kercoz, je pourrais, docteur, vous en raconter jusqu'à demain, ils nous font craindre... » Ici, elle s'arrête, consulte du regard M^{me} de Grand-Air, qui lui fait signe de dire toute sa pensée. « Ils nous font craindre, reprend-elle en baissant la voix...

... et en se touchant le front du doigt, que la pauvre fille ait l'esprit dérangé. — Mais non, mais non, proteste le docteur, optimiste, elle s'ankylose et elle combat l'ankylose, voilà tout. » Et il développe son diagnostic : pendant cinq ans, Bécassine a mené une vie de grand air, remplie d'aventures. Sans transition, elle s'est trouvée confinée près de son fourneau. D'abord elle a engraisé exagérément, puis elle a été prise du besoin de réagir par des exercices violents.



« Lutte contre l'ankylose, répète le docteur, mais chut ! la voici, je vais l'examiner. »

Bécassine s'avance en effet, portant un plateau sur lequel le thé est préparé. « Regardez-la. » fait M^{me} de Grand-Air, d'une voix où la surprise se mélange à l'inquiétude.

Le visage douloureusement contracté, les jambes raides, tout le corps tendu, Bécassine marche sur l'extrême pointe de ses pieds; elle a peine à garder son équilibre.



Ayant buté sur un caillou, elle grâce à quoi le vêtement du docteur est constellé du contenu du pot de crème. « Maladroite, s'écrie M. Salvat, pourquoi, diantre, marchez-vous de cette bizarre façon? — C'est pour mieux respirer, m'sieu le docteur. » Et Bécassine confie à M. Salvat que...

Et l'inévitable se produit, s'abat contre la table,



... malgré fenêtres ouvertes et courants d'air, elle suffoque dans sa cuisine. « Alors, ce matin même, j'ai lu dans le journal que le secret de bien respirer c'est de marcher...



« ... sur la pointe des pieds. C'est, paraît-il, un grand savant qui a découvert ça. J'ai essayé et c'est vrai que mes poumons vont bien mieux...



«...seulement, le grand savant, il ne pouvait pas deviner que son traitement, ça n'est pas bon pour les plateaux de thé et les vêtements.» Cette explication calme et amuse le docteur. Il pose quelques questions à Bécassine, lui fait tirer la langue...



... lui tâte le pouls, puis se tournant vers la comtesse et la marquise : « C'est bien ce que je pensais » dit-il, rien de grave. Elle s'ankylose, et il faut l'empêcher de s'ankyloser. — Ah mon Dieu ! » fait Bécassine, d'une voix consternée.



Sans lui prêter attention, le docteur poursuit : « Il lui faut chaque jour une bonne promenade d'une ou deux heures. Pouvez-vous l'autoriser, madame la comtesse, à commencer tout de suite le traitement ? — Oui, M^{me} de Kercoz ; la fille répond d'adeferale à l'oreille du docteur, elle ajoute :



« Le dîner n'y perdra rien, sans doute même sera-t-il meilleur. » Puis à haute voix, elle reprend : « Allez vous promener, ma bonne Bécassine, vous avez congé jusqu'à ce soir. — Bien le merci, madame la comtesse. »



Et voici Bécassine dans la campagne. Sur sa figure est toujours peinte la consternation qui l'a saisie en entendant certaine parole du docteur. « Je sais bien que j'ai engraisé, monologue-t-elle ; tout de même, je ne croyais pas que ce point-là, faut que...



« ... j'en aie le cœur net. » Elle court, elle galope plutôt, par un sentier de raccourci, vers un village situé sur la grand'route. Comme une trombe, elle entre dans le magasin d'un marchand grainier. « Monsieur Tournesol, ce serait-il un effet de votre bonté de m'autoriser à me servir de votre bascule ? »



— A votre disposition, mam'zelle Bécassine. » Bécassine monte sur la bascule, dispose les poids... Elle en a trop mis, elle doit en retirer, en retirer encore, et chaque fois qu'elle en enlève un, son visage se rassérène.



Enfin voilà le fléau immobile, bien horizontal. Laborieusement, Bécassine fait l'addition des poids, et quand elle a achevé son opération, elle s'écrie d'un ton triomphant :



« Comme ils exagèrent, ces médecins... Ce bon M. Salvat qui prétend que je cent kilose, et je ne pèse que 70 ! » Ayant savouré sa satisfaction, elle ajoute : « Tout de même, c'est encore trop, faudra que quelqu'un de savant me donne des idées pour m'alléger. »

Linchay



Tout occupée de ses calculs, Bécassine n'avait marqué qu'elle n'était plus seule dans la boutique. Elle sursauta et se retourna vivement en entendant quelqu'un dire :

« Vous demandez des idées. Les idées c'est ma spécialité. » Celui qui parlait ainsi avait une bonne figure rieuse, à l'expression très jeune.

... faisant contraste avec un bizarre toupet de cheveux blancs qui couronnait son front haut et dégarni. Il se présenta : « Pierre Kiroul, venu entre deux trains, avant un long voyage, pour faire mes adieux à ma tante, la comtesse de Kercoz. — Ehbien ! en voilà un hasard ! » s'exclama Bécassine.

Sans s'arrêter à l'interruption, Pierre continua : « Voyons, il s'agit de vous alléger, donc de vous débarrasser de votre graisse. Qu'est-ce qui dégraisse le mieux ? La benzine... Buvez de la benzine. — Pouah ! fit Bécassine, avec une forte grimace



« Bon, reprit Pierre, en tirant son toupet d'un geste qui lui était familier, cette idée est complètement stupide ; laissons-la... »

«... Que diriez-vous d'avalier quelques litres d'un gaz extrêmement léger, tel que l'hydrogène?... Mais non, vous envoleriez dans les airs, comme un ballon. Cette idée aussi est complètement stupide. »

Bécassine, d'abord esfarée, commençait à s'amuser beaucoup et se sentait prise d'une vive sympathie pour cet original qui voulait la transformer en ballon.

Tout en causant, ils gagnèrent le seuil de la boutique. Et notre héroïne vit un spectacle qui la plongea dans une profonde stupefaction.

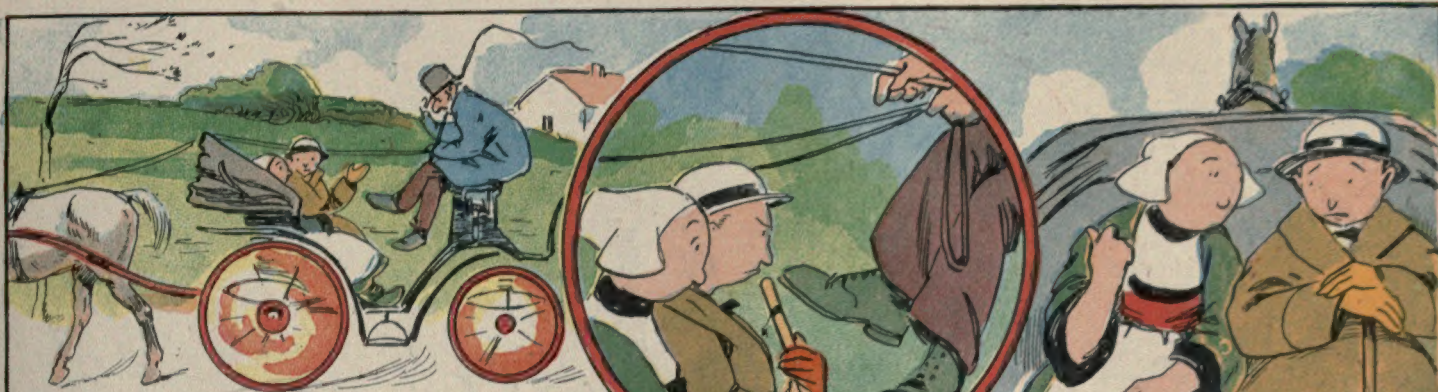


Le cocher de la voiture dans laquelle Pierre était venu de la gare, avait sorti son cheval des brancards, et maintenant il l'attelait à l'arrière de la victoria. « En ont-ils des idées, ces Parisiens ! » disait-il au grainier, M. Tournesol, que l'opération semblait intéresser vivement. Bécassine demanda : « Qu'est-ce qu'il fait ? »



Et Pierre expliqua : « C'est encore une idée à moi. J'ai horreur du vent et de la poussière : comme j'avais le vent et la poussière dans la figure, je fais retourner la voiture. Une bonne idée, hein ? Pour en juger, montez avec moi, si nous allons dans la même direction. » Bécassine dit qu'elle allait à Kercoz, où elle était en place, et à son tour...





... Pierre admira le hasard qui les réunissait. Cependant, le laborieux attelage était achevé. Les voyageurs s'installèrent et, lentement, le véhicule se remit en marche. Le cocher s'était juché sur son siège, bougonnant à cause de sa position incommode.

« On n'a plus le vent, observa Pierre, mais on a les pieds de ce bonhomme dans le nez, ses guides sur la tête. C'est plus gênant encore. Mon idée est complètement stupide... »

« ... Je n'ai aujourd'hui que des idées complètement stupides. » Sa bonne grosse figure avait pris une expression de navrement, on aurait dit un enfant prêt à pleurer. Bécassine lui proposa de descendre et de suivre...



... la voiture à pied; ainsi on serait à l'abri. Et elle résuma sa pensée en cette formule saisissante: « Pour ne pas avoir de vent en voiture, il n'y a qu'à ne passe mettre dans la voiture. — Comme c'est vrai! » s'écria Pierre enthousiasmé. Ils descendirent.

« Vous, vous avez des idées intelligentes, reprit-il, les miennes sont complètement stupides. »

« Et je sais pourquoi: c'est parce qu'il y a trop longtemps que je n'ai pas fait un voyage, un vrai. Je suis complètement stupide quand je ne voyage pas. Et vous, aimez-vous les voyages? — Si je les aime! » Il y avait de l'extase dans la façon dont Bécassine prononça ces mots. A la demande de son compagnon, elle raconta ses pérégrinations du temps de la guerre, sa captivité chez les Turcs, son évasion à dos de chameau.

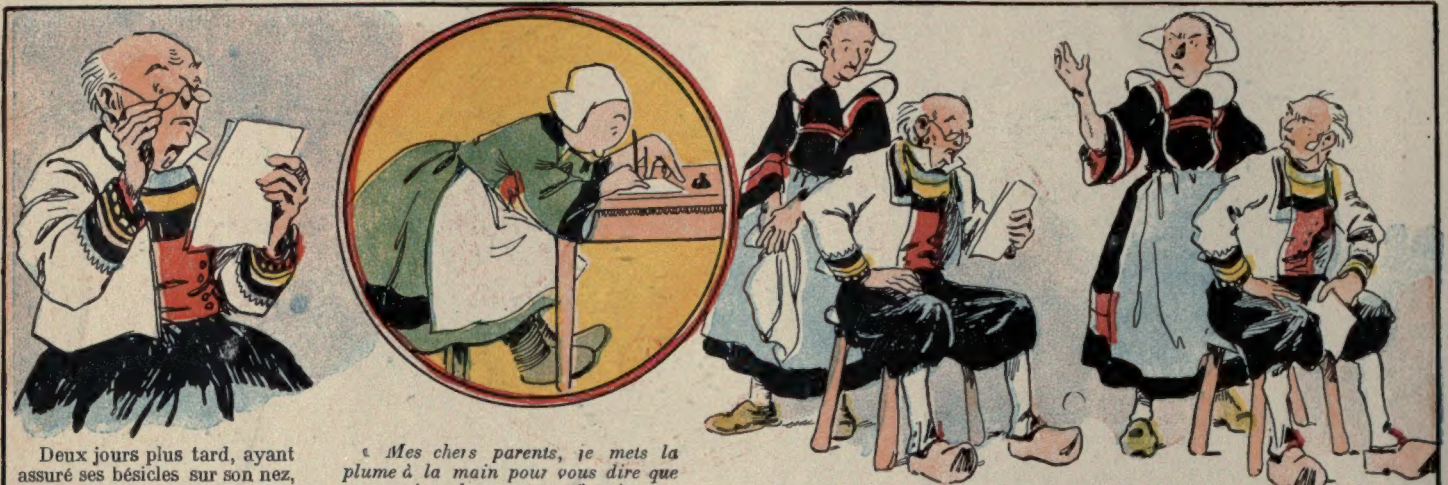
Pierre coupait son récit d'exclamations admiratives: « Quelle femme! murmurerait-il, elle aime les voyages... elle a des idées intelligentes! »



Au moment où l'on atteignait Kercoz, il s'écria: « Bécassine, j'ai une idée, une idée qui n'est pas du tout stupide. » Mais il aperçut sa tante qui, attirée par le roulement de la voiture, était venue à la grille du château. Pierre se précipita dans...

... ses bras, lui plaqua deux gros baisers et en même temps, il lui disait: « Bonjour, ma chère tante, bonjour et adieu... Je pars pour un grand voyage... un long voyage... je ne sais pas encore où j'irai... »

« ... mais si vous le permettez, j'y emmène Bécassine. » M^{me} de Kercoz était tellement habituée aux excentricités de son neveu qu'elle ne parut pas autrement surprise. « Ncus'allons, dit-elle, examiner ta demande avec M^{me} de Grand-Air, à qui je te présente. »



Deux jours plus tard, ayant assuré ses bécsicles sur son nez, Conan Labornez, père de Bécassine, ouvrit une enveloppe que venait de lui remettre le facteur et lut à haute voix la lettre que nous allons reproduire, non sans corriger quelques fautes de style et d'orthographe.

« Mes chers parents, je mets la plume à la main pour vous dire que ma santé est bonne et que j'espère que vous serez de même au reçu de la présente, que j'aurais dû vous écrire plus tôt, mais j'ai pas beaucoup de temps...

« ... et puis le timbre à cinq sous, ça vend ruineux l'envoi des sentiments du cœur... » — « Elle a raison, » interrompt M^{me} Leboez, qui lisait par-dessus l'épaule de son mari; mais ça, c'est encore la faute des boches...

« ... qui ne payent pas ce qu'ils nous doivent, alors faut que ça soye nous qu'on sorte des sous de ses poches. » Elle se tut subitement, car son mari la regardait d'un air courroucé: il a horreur qu'on le coupe quand il parle.



Il reprit sa lecture: « ... des sentiments du cœur. Je vous dirai d'abord que je ne suis plus à Kercoz. J'en ai quitté en coup de vent avec le neveu de M^{me} la comtesse qui a demandé la permission de m'emmener...



« ... dans un grand voyage qu'il va faire je ne sais pas encore où. Il y a eu une conversation là-dessus entre lui, sa tante, M^{me} de Grand-Air et le médecin du pays, qui était en visite.



Moi j'essayais d'entendre, ce qui n'était peut-être pas bien discret, mais après tout, il s'agissait de mes affaires, et s'il n'y a pour me jeter des pierres que les gens qui n'ont jamais été curieux, je ne risque pas d'avoir beaucoup de cailloux dans mon jardin. M^{me} de Grand-Air disait :



« Puisqu'ils en ont envie, laissons-les partir ensemble. Bécassine soignera Pierre s'il est malade. C'est une brate fille, honnête et dévouée. »



Faut que je vous avoue, mes chers parents, que je me suis gonfiée d'orgueil en entendant cet éloge, mais j'ai pas tardé à me dégonfler, car M^{me} de Kercoz ripostait: « Vous allez mettre ensemble un hurluberlu et une ahurie, ils feront de jolie besogne. »



Enfin, le médecin les a accordées. Il a dit que, vu mon besoin d'air et de mouvement, je tomberais malade si on me gardait près d'un fourneau. Alors que faire de moi? Autant me laisser partir. On a appelé M. Pierre, et lui a dit qu'il avait permission de m'emmener



Pendant qu'il remerciait, j'ai monté faire ma malle, et l'heure du train nous pressant, on est reparti en vitesse, sans avoir beaucoup de temps pour les adieux, ce qui vaut mieux: car je me connais, si j'avais eu le temps, j'aurais pleuré comme une Madeleine.



Les séparations, moi, ça me bouleverse. Mon nouveau maître, M. Pierre Kirouï, m'a fait voyager comme une princesse, dans un wagon de luxe qui s'appelle un sliping. C'est comme qui dirait une jolie chambre sur rails.



Il y a un vrai lit, avec draps, oreiller, couvertures, tctétra, tctétra. Faudrait être bien malade pour ne pas bien dormir là dedans. Pourtant, j'ai fermé l'œil de la nuit, à cause que j'étais seule dans ma caline, que dans la cabine il n'y avait non pas un lit...



... mais deux, l'un au-dessus de l'autre, et que je me suis entêtée à aller de l'un à l'autre pour voir sur lequel on était le mieux couché.



Ça m'amusait tellement que j'ai pas fait attention que les heures passaient; quand le garçon du sliping est venu nous prévenir que nous étions en gare de Paris, le me croyais à peine partie.

Il me faudrait bien du papier et peut-être encore un timbre de cinq sous pour vous...



... raconter ce qui m'est arrivé au débarqué. Je vous ai raconté seulement que j'ai eu la chance une fois de plus, c'est M. Pierre. C'est autant dire une crème d'homme. Ça se voit à sa figure, et sa gouvernante, une digne dame...



... qui dirige sa maison depuis des années et des années, me l'a répété sur tous les tons. M. Pierre est riche, il n'aime pas la vie de Paris; il n'aime que les voyages, les vrais, dans les pays à sauvages. Ses malles et valises sont toujours bouclées...

... prêtes pour le départ. Il a des fois, qu'a dit la gouvernante, des idées un peu drôles, et il cherche tout le temps des inventions. Son appartement est plein d'ustensiles qui doivent rendre le ménage pas commode à faire.



Mais ça n'a pas à le critiquer de ça chacun son goût, n'est-ce pas?... Pendant que j'écrivais, Monsieur est venu; il a dit qu'on parlait pour l'Amérique et qu'on payait une commission pour un ministre. Je ne sais pas bien ce que c'est...



... mais il me semble que c'est apparemment on était ambassadeur. et ça me gêne encore d'orgueil. Je vous donnerai de mes nouvelles, de préférence sur cartes postales, qui coûtent moins cher de timbre.



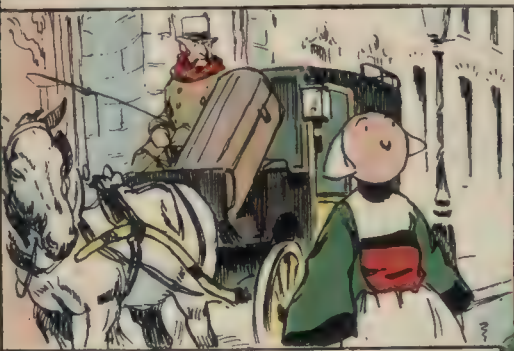
En attendant, mes chers parents, j'essuie, avec mon mouchoir à carreaux, les larmes qui coulent de mon cœur sur ce papier, en pensant que bientôt y aura la mer, entre nous, et je vous envoie mes baisers de votre fille affectuonnée.
BESSINE.



Il nous faut compléter la lettre de Bécassine et raconter les incidents qui marquèrent son arrivée à Paris. En descendant du sleeping, Pierre Kiroul...

... lui dit que n'ayant qu'un léger sac, il allait rentrer à pied chez lui, 4, rue Saint-Guillaume; Bécassine l'y rejoindrait quand elle aurait pu dégager sa malle. Notre héroïne se rendit donc dans la salle des bagages. Chose étonnante, la malle...

... n'avait été ni égarée, ni détériorée, et il suffit d'une petite demi-heure pour en obtenir la remise. Elle fut chargée sur un fiacre qui, cahin-caha, remonta le boulevard Saint-Germain, puis tourna à gauche.



On était rue Saint-Guillaume. Bécassine fut enchantée du calme et de l'aspect ancien de cette rue. Le fiacre s'arrêta devant la porte portant le numéro 4. De l'immeuble d'en face, qui est le patronage paroissial, s'échappaient des voix d'enfants chantant : *Meunier, tu dors*. Egayée par ce rappel de ses jeunes années, Bécassine ..



... d'une voix parfaitement fausse, continua : *Ton moulin, ton moulin va trop fort*; puis une bande de fillettes sortit du patronage, se répandit dans la rue, et Bécassine, de plus en plus enchantée, les caressait au passage. La voix grogneuse du cocher, lui demandant si elle allait...

... prendre racine en cet endroit, la rappela au sentiment de l'heure. Elle essaya de descendre sa malle : c'était besogne au-dessus de ses forces. Il n'y avait pas à compter sur le cocher, fort âgé et peu complaisant.

lin va trop fort; puis une bande de fillettes sortit du patronage, se répandit dans la rue, et Bécassine, de plus en plus enchantée, les caressait au passage. La voix grogneuse du cocher, lui demandant si elle allait...



Tandis qu'elle hésitait sur ce qu'elle allait faire, un monsieur, sorti de l'hôtel voisin, s'avança : « Un coup de main, jeune fille ? », proposait-il. Et comme, confuse, elle restait muette : « C'est trop naturel, reprit-il; dans notre petite rue, tout le monde se connaît...

« ... et s'entraide... Et ce que j'en ai coltiné de bagages, pendant la guerre, comme infirmier militaire ! » En un clin d'œil, la malle fut portée devant la loge du concierge, puis le monsieur s'éclipsa, sans attendre les remerciements.

« En voilà une bonne rue, réfléchit Bécassine; au moins, ici, on voit que Paris c'est en France, c'est pas comme du côté Etoile-Bois-de-Boulogne. » Elle se rappelait qu'ayant été envoyée...



... en courses par M^{me} de Grand-Air dans ce dernier quartier, elle avait eu à demander son chemin. Les passants qui avaient daigné lui répondre, l'avaient fait en anglais, en espagnol, ou en d'autres langues étrangères. « Mais c'est pas tout ça, reprit Bécassine, faut savoir où qu'est...

« ...l'appartement de mon maître. » Elle tenta d'entrer dans la loge; la porte était fermée.

Veuillez excuser le Concierge... Il prend son café au lait au premier.

Alors, seulement, elle remarqua l'écriteau reproduit ci-dessus.

« C'est drôle, dit Bécassine, enfin, montons au premier, nous verrons bien. » L'escalier était si majestueux qu'il lui rappela le palais de Versailles. Au premier, elle sonna : un imposant laquais vint ouvrir.



« C'est-il ici la salle à manger du concierge ? » demanda-t-elle. Le laquais répondit : « Ici, c'est chez M^{me} la duchesse. M. le vicomte Gontran, M. le concierge veux-je dire, déjeune avec M^{me} la duchesse, il va avoir fini; attendez-le, ma fille. » Elle le regardait, interloquée...

... quand parut un jeune homme, conformément à la dernière mode. d'ame, d'aspect très aristocratique, et jeune fille l'accompagnaient...

« Je me suis attardé en votre aimable compagnie, leur dit-il, j'ai négligé mes devoirs de concierge. — Comme d'ordinaire, nos amis et moi allons vous aider, Gontran, » dit la jeune fille. Comme si ces mots eussent été un signal, les portes des autres appartements s'ouvrirent...



... et l'escalier s'emplit de jeunes femmes et de jeunes hommes, portant des balais, des brosse, Gontran allait de groupe en groupe, serrant la main des messieurs, baisant celle des dames. Des propos mondains s'échangeaient : « Très brillant, ce matin, notre plumeau-partie ! » dit une jeune femme. Tous rient.

Et tout en riant et bavardant, ils frotaient, brossaient, balayaient, avec une ardeur sans pareille. Bientôt l'escalier fut tout reluisant de propreté.

Gontran le regarda d'un œil satisfait, puis dit : « Mes chers amis, un million de mercis; maintenant, pour votre service, je descends à ma loge... la loge du plus heureux concierge du monde entier. »



Bécaissine était restée sur le palier du rez-de-chaussée, ne comprenant rien à ce qu'elle voyait. En descendant, Gontran la remarqua. Il la salua avec une exquise politesse et s'informa de ce qu'elle désirait. Très intimidée...

... elle répondit: «Voilà, m'sieu le vicomte... m'sieu Gontran, m'sieu le concierge... Je ne sais pas comment il faut dire. — Appelez-moi concierge ou même pipelet, si vous préférez, ça n'a pas d'importance. » Il souriait.

Sagaité rendit tout son aplomb à Bécaissine. « Ben voilà, je voudrais savoir où est l'appartement de M. Pierre Kiroul, et puis si c'est pas indiscret, j'voudrais savoir aussi comment ça se fait que vous êtes concierge, vous, un beau monsieur, et noble, et cosu, ça se devine. »

Très égayé, Gontran répliqua: «C'est parce que je vais me marier, qu'il me faut pour cela un logement et que j'ai battu tout Paris sans en trouver un seul à louer...»



«... La duchesse, ma future belle-mère, ne peut donner asile à mon ménage; son appartement est déjà encombré par ses enfants, gendres, brus, petits-enfants. Ma fiancée et moi étions désolés, quand brusquement...

«... la place de concierge de cette maison est devenue vacante. Je l'ai sollicitée et obtenue. Nous habiterons ici tant que durera la crise des loyers, nous y serons très bien. Tous les locataires sont nos amis; ils m'aident; nous jouons...

«... ensemble au concierge, c'est très amusant. D'ailleurs, Baptiste, mon valet de chambre, fait le plus gros de la besogne... Justement, le voici. Vous apportez le courrier, Baptiste? Posez-le sur le bureau.» Gontran considérait le plateau d'argent, sur lequel une cinquantaine de lettres s'accumulaient.



« Quel courrier! reprit-il. Voulez-vous m'aider à le dépouiller, mademoiselle? — C'est pas de refus, m'sieu. » Aussi distraits l'un que l'autre, ils oublièrent que...

... Bécaissine pouvait être attendue par son maître. Elle se mit à ouvrir les enveloppes, les jetant au fur et à mesure, dans la corbeille à papier; puis elle passait...

... les lettres à Gontran, qui avec soin les disposait en tas devant lui. « Je lirai le tout à la file, disait-il, c'est plus commode. » Quand l'opération fut terminée, il commença de lire. Il s'agitait, murmurait: « Je n'y comprends rien. Je ne connais pas ces gens qui m'écrivent...»

«... et ils parlent de choses que j'ignore tout à fait. » Soudain, il poussa un véritable cri de désespoir: « Ah! mon Dieu, ce sont des lettres pour les locataires. J'ai oublié que je suis concierge. Comment s'y reconnaître maintenant...»



« ... et donner à chacun ce qui lui appartient ? » Bécassine était en veine de bonnes idées. Elle suggéra qu'en comparant le papier et les écritures on pourrait peut-être rajuster lettres et enveloppes. « C'est ce qu'il faut faire, dit Gontran...



« ... De grâce, aidez-moi, mademoiselle. » Fouillant dans la corbeille à papier, ils se mirent à l'œuvre. Au bout d'un quart d'heure, leur besogne compliquée était faite tant bien que mal. « Ouf ! dit Gontran, nous voilà sauvés. Je m'excuserai...



« ... auprès des locataires; ils ne m'en voudront pas; ils sont si gentils, tous des amis. » Cependant Bécassine, en mettant de l'ordre sur le bureau, trouva une lettre sans enveloppe, une lettre qui devait être importante, car elle était écrite...



« ... sur papier du Ministère des Affaires étrangères. Ils cherchèrent vainement l'enveloppe. « Qu'est-ce qu'elle a pu devenir ? » murmurait Gontran. Je crois, oui, je crois que je m'en suis servi tout à l'heure pour allumer ma cigarette. C'est...



« ... malheureux d'être si distrait ! » Il considérait la lettre et reprit : « Ce doit être pour votre maître, mademoiselle, il n'y a que lui qui reçoive des lettres des ministères. Portez-la-lui, je vous prie... M. Pierre Kirouli...

« ... bâtiment sur jardin, au 3^e... et prenez donc ceci, en remerciement de votre aide. » Il lui glissait un billet dans la main. « Drôle de maison, décidément, se disait Bécassine en sonnant à la porte du 3^e... Un concierge qui donne des pourboires, ça ne s'est jamais vu. »



Pierre se reposait de sa nuit en chemin de fer. Comme nous le savons, Bécassine, en attendant son réveil, visita l'appartement, causa avec la gouvernante, écrivit à sa famille.



« ... Quand son maître sortit de sa chambre, elle lui donna la lettre du ministre, en lui expliquant assez confusément pourquoi elle était sans enveloppe. La lettre disait : « Monsieur, monsieur le ministre vous prie, à votre passage...



« ... à New-York, de voir M. Harris Brown, 147^e avenue, n° 2122, 18^e étage. Ce monsieur vous remettra un objet pour M. le ministre. » Comme celles de toutes les...

« ... correspondances ministérielles, la signature était illisible. Pierre retourna la lettre en tous sens, réfléchit un instant, puis dit : « Bécassine, je ne connais ni le ministre, ni M. Harris Brown...



« ... je ne sais pas si la lettre est pour moi. J'essaierai la commission tout de même. Cela est imprévu et mystérieux. Tant mieux, c'est ce que j'aime. Préparez-vous à partir pour l'Amérique. » Le soir même, ils s'embarquaient sur l'*Aquitaine*, qui fait le service entre le Havre et New-York.



Le voyage se déroula sans incident, et Bécassine achevait sa septième nuit de traversée, lorsque la porte de sa cabine fut ébranlée par une série de coups de la dernière violence.



Elle se réveilla en sursaut, se cogna la tête au plafond de la couchette, et, tout en frottant l'endroit endommagé, demanda s'il y avait un accident. « Non, pas d'accident, Bécassine !... Mais l'Amérique !... Vite, je vous attends là-haut ! »



A l'intonation, elle reconnut alors Pierre K... roulet, pour vaincre sa somnolence, employa les moyens énergiques. « Allons, oust ! Debout ! M. Pierre qui m'attend... l'Amérique aussi, et toutes ses nouveautés ; sûrement, on n'aura jamais le temps de tout voir ! »



Dix minutes après, elle émergeait à la surface du pont. Quel temps ! Un vrai tour. Un épais brouillard, jaune et sale, enveloppe tout le navire. Impossible de rien distinguer. Bécassine, cependant, avance résolument.



Un obstacle surgit brusquement, un fantôme plutôt, qui se dresse devant elle, surmonté d'un bras et d'une mèche de cheveux. Pas de doute possible : « Monsieur Pierre ! — Ah ! c'est vous, Bécassine ? » répond le fantôme. Quelle minute ! Quelle journée ! Depuis six jours, j'y pense...



« ... et maintenant, ma tête en bouillonne. Ah ! les voyages... Voyez-vous, Bécassine, je me fais l'effet de Christophe Colomb arrivant sur son navire, en vue de ce continent : le Nouveau Monde ! Est-ce assez beau ? »



Bécassine ouvre aussi grands qu'elle peut des yeux encore gonflés de sommeil et a simplement l'impression d'y faire entrer tout le brouillard de l'espace. « Nouveau Monde... Nouveau Monde, observe-t-elle, assez désappointée. Pour du neuf, ça n'est pas très propre, ni bien reluisant, c'est même encore plus noir que le vieux ! » Peu à peu, cependant, l'Aquitaine étant entrée en rade,...



...le paysage se dessine davantage. Le temps s'est levé presque d'un seul coup, et le spectacle devient imposant ; on passe aux pieds de la gigantesque statue : La Liberté éclairant le monde. Plus au loin, la rangée des « gratte-ciel », les fameuses maisons à vingt et trente étages, semble un bataillon de colosses en train de monter la garde au seuil de leur continent.



La jeune fille enroulée dans son manteau, scrute fiévreusement l'horizon. « Beautiful, New-York, splendid ! » fait soudain une voix à leur côté. Bécassine s'est retournée ; ces mots ont été prononcés par un passager, fort grand et tout rasé, qui sourit de fierté patriotique en mâchant un énorme cigare.



« Beautiful, yes ! » ne peut s'empêcher de répondre Bécassine. Et elle explique à Pierre : « Il dit que c'est magnifique ! — J'ai compris, répond ce dernier, je comprends l'anglais. — Tiens, moi aussi... »



«... je comprends l'anglais, constate Bécassine, stupéfiée; ça, c'est fort, par exemple! Je vais essayer de continuer, pour voir.» Et, assez imprudemment, elle risque une phrase complète: « Oh!

yes, sire, mister et moi joyous... tout à fait... of this... panorama, very... very... heu... véritablement splendid, yes, ouf! » Le dernier mot, seul, a semblé embarrasser son interlocuteur, qui ne veut pas être en

reste de politesse, cependant: « Merci et bienvenue à vous, miss, fait-il, en s'inclinant; les Françaises complimentations toujours... douces, yes, extremely douces aux oreilles de moi-même. »

L'expérience est décidément concluante. Pierre Kiroul tombe en extase: « Quelle merveille! Croyez-vous, Bécassine? Cette influence subite et miraculeuse des voyages, de l'atmosphère, des latitudes. — Pas ça, seulement, l'interrompt Bécassine. J'y réfléchis à présent...

... Le major Tacy, un, quand il m'a trappé, c'est toujours en anglais, et, dame, ça a été plus d'un coup; et puis, je suis allée à Amiens; qui était plein de tomates, à Londres et à Paris, donc, on il y a des mots d'anglais sur toutes les boutiques. Oui, c'est vrai. C'est presque forcé que je sache l'anglais... même l'américain. »



La conversation a continué en ce dialecte, genre petit nègre, qui mélange et maltraite les deux langues à la fois. Tel qu'il est, il donne d'ailleurs toute satisfaction, aussi bien à Bécassine qu'au gentleman, et ce dernier peut ainsi fournir quelques utiles renseignements sur New-York, particulièrement pour le choix d'un hôtel.



L'A-

quitaine,

pendant ce temps,

est entrée dans le bassin.

Mais depuis quelques instants, Bécassine néglige le paysage pour se concentrer sur la surface, ou plutôt la profondeur des flots; elle finit même par se pencher exagérément au-dessus du bastingage. Pierre Kiroul s'aperçoit du danger et la retient par son tablier.

« Soyez prudente, Bécassine, songez à notre mission. — J'y pense bien... »



... monsieur Pierre, mais je voudrais tout de même arriver à en voir un; il doit commencer à y en avoir, par ici! — Un quoi? » interroge leur nouvel ami, qui a suivi la scène. « Eh bien, un de vos homards. »



«... ah, rien, rien, les fameux homards à l'américaine. Etouffant de rire, son maître l'a lâchée si brusquement qu'elle a failli passer de l'autre côté; le gentleman semble faire explosion: « Comic française, very comic! » Il s'administre des coups de poing dans les côtes et...

... est à peine calmé, un quart d'heure plus tard, en débarquant Bécassine ferme la marche, passablement vexée. « Ça fait pitié, tout de même, dit-elle assez haut; à son âge, ne même pas connaître les poissons de son pays! »



L'Atlantic-Hôtel, recommandé à Pierre Kiroul et Bécassine par leur compagnon de traversée, est certainement un des « plus grands du monde »; ses rangées de fenêtres se superposent à l'infini; et il doit pouvoir contenir dix

ou douze fois la population de Clocherles-Bécasses.



« Plus une place ! » affirme cependant un imposant majordome au seuil de l'immense « hall », parsemé de centaines de fauteuils. Ce sont des fauteuils en cuir rouge, bas et profonds, dont les occupants paraissent se réduire, uniformément à un journal et à une paire de jambes.



Plus une place ! Pierre Kiroul est d'abord resté soucieux; puis, son cerveau s'est illuminé d'une subite inspiration. De sa poche, il a tiré la fameuse note ministérielle; avec des airs mystérieux, il montre au majordome l'en-tête imprimé: *Affaires Etrangères*, et la lui traduit en même temps.



« Oh ! » fait le gros homme; il pousse ensuite un sifflement strident et prolongé, puis conduit les envoyés du gouvernement français jusqu'à un guichet où s'encadre la tête d'une jeune fille très blonde. D'un mot, celle-ci est mise au courant, et, après trois...



... communications téléphoniques, annonce à Pierre Kiroul que deux chambres sont mises à sa disposition, le 134 et le 135, au 16^e étage; de toutes petites chambres, très confortables tout de même, explique-t-elle.



Pierre Kiroul profite du téléphone pour adresser un message à M. Harris Brown, 147^e avenue, et le prévenir de sa visite, dès le lendemain, à 15 heures, de la part de M. le ministre des Affaires Etrangères, en vue d'une communication urgente. Sur un signe de la jeune fille très blonde, un groom se présente, ôte sa petite calotte avec une déférence marquée, puis ouvre la marche en direction de l'ascenseur, en s'accompagnant, lui aussi, d'un musical sifflement.



« Quel vilain petit merle ! » confie Bécassine à M. Pierre, en pénétrant dans la luxueuse cabine « Pas du tout, explique ce dernier; nous voici au pays des machines, des locomotives et des serpents : ça siffle, tout ça; alors le milieu, l'atmosphère, la latitude... »

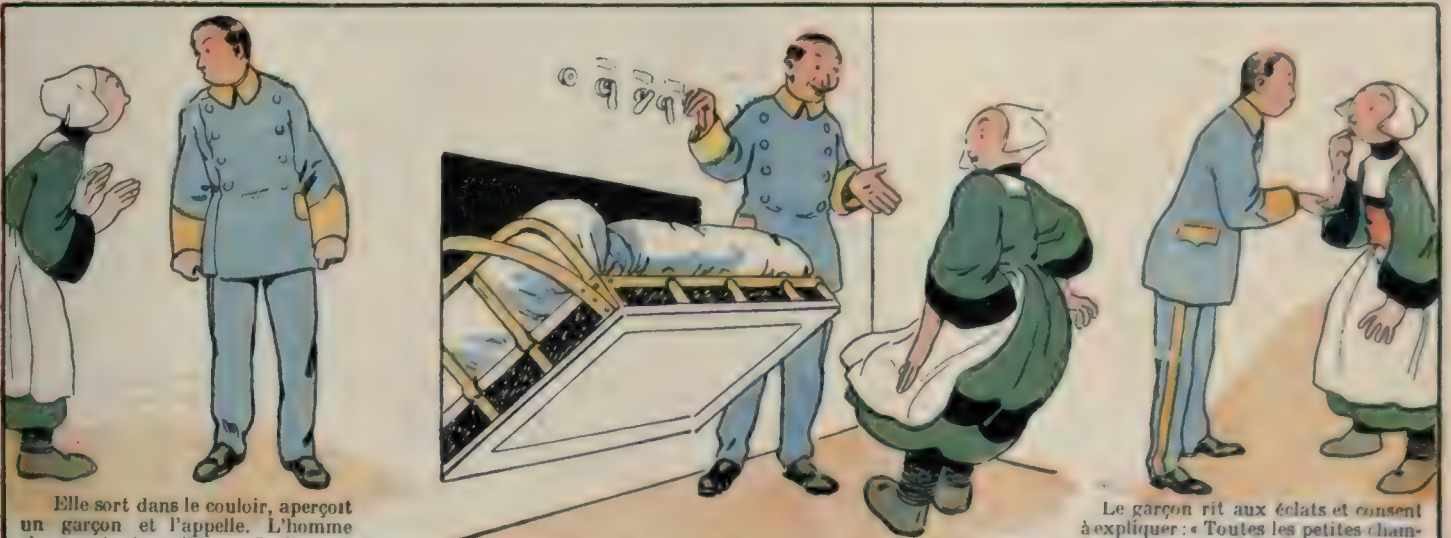


Il interrompt sa phrase, presque asphyxié; en un quart de minute, le 16^e étage a été atteint, et en beaucoup moins, Bécassine s'est trouvée assise, sans le vouloir. « Repos jusqu'au dîner ! » prescrit Pierre Kiroul en la quittant. Introduite dans le 134, Bécassine, sans s'arrêter à l'exiguïté...



...en détail le réel confort : ampoules d'éclairage dans tous les coins, deux téléphones, un jeu complet de boutons électriques, avec des indications dont certaines dépassent sa connaissance de la langue anglaise.

Très joli, tout cela, mais... voilà qui est fort, par exemple ! Bécassine inspecte la pièce avec le plus grand soin. Une porte... Elle l'ouvre : la salle de bains... ce n'est pas cela qu'elle cherche.



Elle sort dans le couloir, aperçoit un garçon et l'appelle. L'homme s'avance tout en sifflant. « Le lit? fait Bécassine, mon lit?... Bed?... Oublié? » Il a compris et a souri aimablement, sifflant toujours; c'est une manie, décidément, non point une impolitesse...

... puis, il s'est dirigé vers un des multiples boutons et, du doigt, en a baissé la manette. Bécassine voit alors la porte d'un placard se mettre en mouvement, s'abattre lentement et rejoindre le plancher sous la forme d'un splendide lit de cuivre. Elle n'a même eu que le temps de se garer.

Le garçon rit aux éclats et consent à expliquer: « Toutes les petites chambres comme ça. » Puis il est reparti en reprenant son air à la note où il'avait interrompu. « Drôle de pays quand même, murmure Bécassine, avec ses armoires à surprise et ses siffleurs. »



Elle saisit sa valise, pour sortir ses vêtements et les étaler un peu. Un supplément de lumière ne ferait pas de mal... Catastrophe! Bécassine s'est trompée de bouton, c'est tout le lit qui remonte et redevient placard!

Il faut avoir l'habitude, décidément. C'est assez simple, malgré tout, de le faire redescendre. Simple... mais un peu dangereux, quand une valise et tout son contenu reviennent en même temps.



Dans ce déplorable éparpillement, Bécassine avise soudain un de ses grands mouchoirs à carreaux. Elle s'élançe, le ramasse, puis, avec toutes sortes de précautions, l'attache autour du bouton tout-puissant.



« Plus moyen de se tromper, maintenant. » Toujours ennemie du gaspillage, elle fait l'obscurité sur le champ de bataille, et descend dîner; il n'est que temps. Vingt minutes après...

... elle est de retour, désireuse d'apprécier au plus tôt les joies d'un sommeil sans langage. Sa main tâtonne dans l'obscurité, le tout est d'éviter le mouchoir. Justement, le voici... bon!...

...un peu plus à gauche, l'éclairage sûrement. Un coup sec... et le cabinet de toilette retentit alors d'un bruit effroyable, celui d'une énorme chute d'eau; il semblerait que toutes les cascades américaines s'y soient donné rendez-vous. La baignoire qui se remplit!

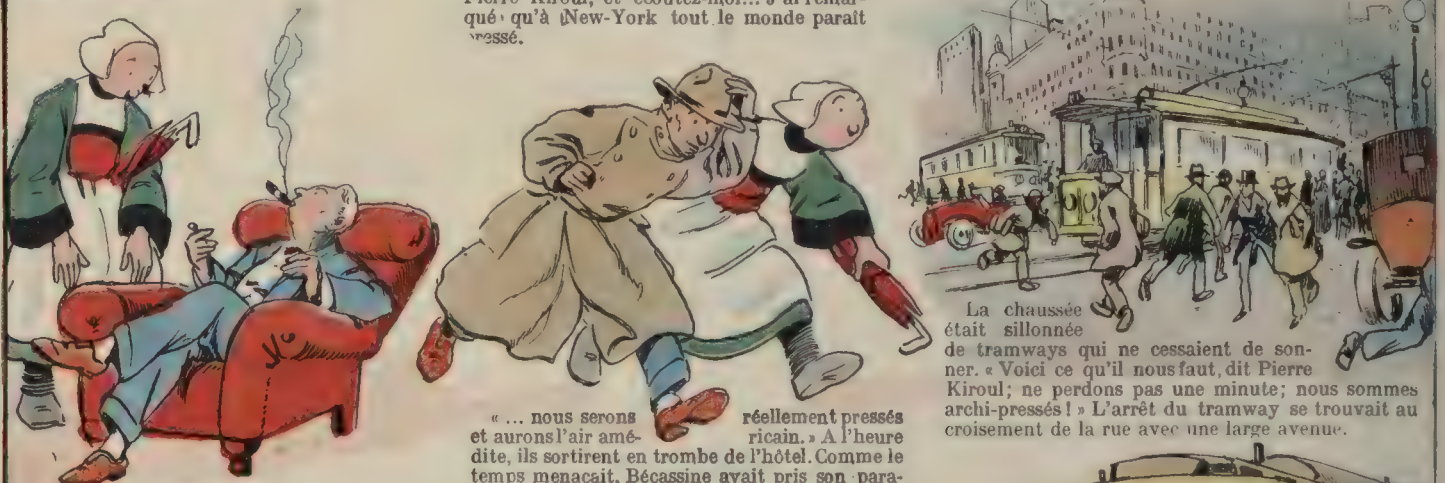
Il faut vite fermer Naturellement, c'est le lit qui remonte, cette fois. Alors, désespérée, craintive, après un dernier effort dans l'obscurité jus, à au robinet de la baignoire, Bécassine trouve le fauteuil profond et bas, s'y laisse tomber et s'y endort, tout habillée. Dans le couloir, le garçon siffle toujours.



midi moins le quart, Béatrice dormait encore, mais Pierre Kiroul avait déjà travaillé à « s'acclimater », comme il disait, et rentrait à l'hôtel, enveloppé dans un vaste imperméable couleur « kaki ».

En le rejoignant quelques instants plus tard dans le vestibule, Béatrice fut toute surprise d'être accueillie par un bienveillant sourire, au lieu des reproches qu'elle redoutait : « Mettons-nous vite à table, lui dit Pierre Kiroul, et écoutez-moi... J'ai remarqué qu'à New-York tout le monde paraît pressé.

« ... Pour avoir, au plus tôt, le genre américain, il n'y a qu'un moyen : ayons l'air pressé, très pressé, toujours pressé, et personne ici ne nous prendra plus pour des étrangers... »



« ... A trois heures, ajouta-t-il, en tirant sa montre, nous devons être chez M. Harris Brown pour lui remettre ce précieux pli des Affaires étrangères. Eh bien, nous partirons seulement à trois heures moins cinq, et, de cette façon... »

« ... nous serons et aurons l'air américain. » A l'heure dite, ils sortirent en trombe de l'hôtel. Comme le temps menaçait, Béatrice avait pris son parapluie. Dans la rue, tous les piétons semblaient chercher à battre le record de vitesse en course à pied.

La chaussée était sillonnée de tramways qui ne cessaient de sonner. « Voici ce qu'il nous faut, dit Pierre Kiroul; ne perdons pas une minute; nous sommes archi-pressés ! L'arrêt du tramway se trouvait au croisement de la rue avec une large avenue.

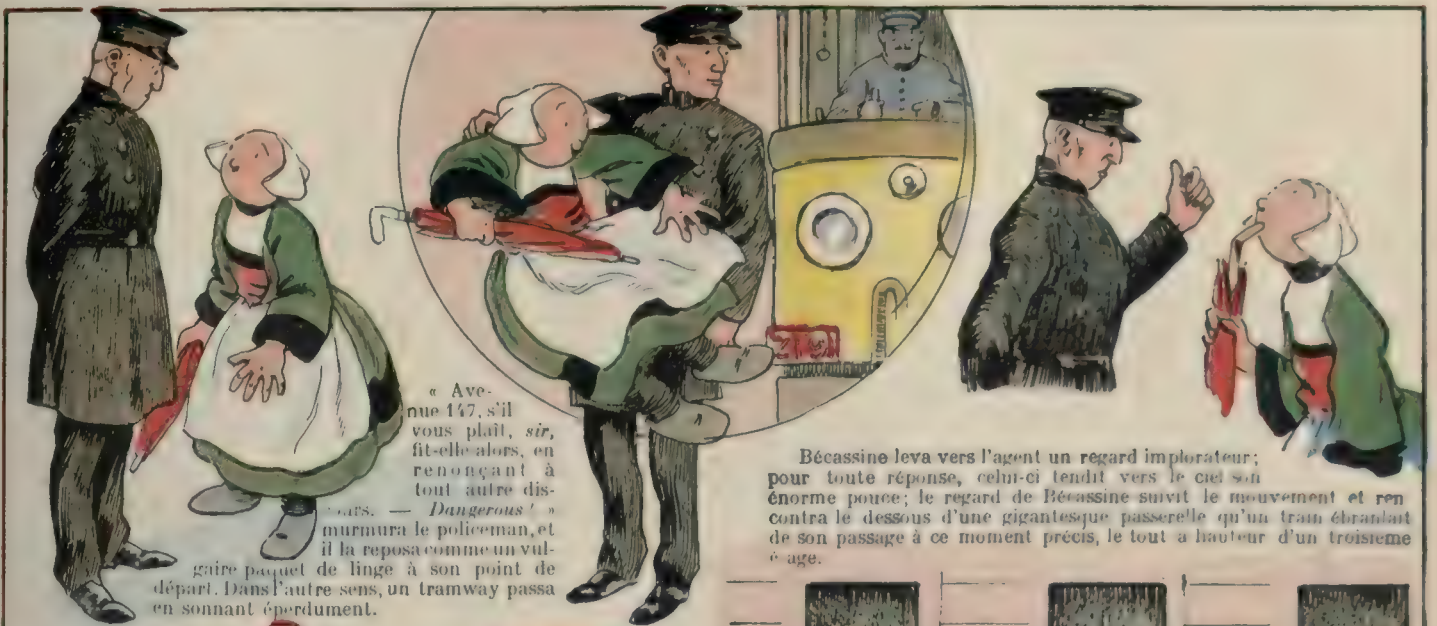


A la première voiture qui s'arrêta, ce fut un véritable assaut. « Montons ! » cria Pierre Kiroul à Béatrice. Dans le même instant, celle-ci reçut un grand coup de coude dans le flanc droit, deux coups de poing dans le dos, se trouva portée, malgré elle...

...sur le trottoir, puis, malgré elle aussi, repoussée vers le sol; le tramway était parti, emportant Pierre Kiroul ainsi que tout le monde. « C'est bon, soupira-t-elle... »

« ... je saurai comment faire maintenant... quoique ça ne soit pas bien beau, toutes ces brusqueries-là ! » L'adresse de M. Brown lui revint à la mémoire. Au milieu du carrefour, elle avisa un agent de police, un véritable colosse, et elle pensa qu'il pourrait la renseigner sur la 147^e avenue.

Elle alla jusqu'à lui, et, rassemblant toutes ses notions d'anglais, se préparait à commencer une phrase savante, lorsque le colossal policeman l'empoigna par l'épaule, et la déposa comme une plume à deux mètres plus loin. Un tramway passa.



« Avenue 147, s'il vous plaît, sir, fit-elle alors, en renonçant à tout autre désir. — *Dangerous!* » murmura le policeman, et il la reposa comme un vulgaire paquet de linge à son point de départ. Dans l'autre sens, un tramway passa en sonnant éperdument.

Bécassine leva vers l'agent un regard implorateur; pour toute réponse, celui-ci tendit vers le ciel son énorme pouce; le regard de Bécassine suivit le mouvement et rencontra le dessous d'une gigantesque passerelle qu'un train ébranlant de son passage à ce moment précis, le tout à hauteur d'un troisième étage.



Elle comprit, aperçut l'entrée de la station, une horloge qui marquait trois heures moins trois, et en vitesse, monta les marches de l'escalier, pas mécontente de s'élever au-dessus de cette chaussée « dangereux ».

En un clin d'œil, elle prit son ticket, et arriva sur le quai en même temps qu'un nouveau train. « Avenue 147? » demanda-t-elle avant de monter. — « Oui! seconde station, » fit l'employé en la poussant.

C'est vraiment très amusant de voyager ainsi, à hauteur de troisième étage; on peut contempler l'intérieur de luxueux appartements, ou adresser des sourires à des gens qui prennent l'air à leur fenêtre; ici, une maman avec son gentil baby, plus loin, un vieux monsieur lisant son journal.

Bécassine en oublie de compter les stations. Voici la deuxième justement! mais le train a déjà repris sa marche lorsqu'elle s'en aperçoit. Par la portière...



... avec son parapluie, elle adresse des signes désespérés, d'abord du côté du machiniste, puis en direction de la gare.



Brusquement, une secousse, quelque chose comme un formidable coup de poing. Un gentleman qui fumait paisiblement sa pipe à sa fenêtre, en cette rue fort étroite, a reçu le parapluie en pleine figure; et il n'a pas l'air commode, beaucoup moins commode que le baby de tout à l'heure.

A la station suivante, Bécassine gagne la sortie avec précipitation, ne songeant plus qu'à sa mission. Mais quelqu'un lui barre le chemin: le chef de station, qui lui tend un papier, en ajoutant cette seule explication: « Parapluie dans la figure d'un gentleman; plainte par téléphone; convention, un dollar à payer tout de suite. » Et Bécassine s'exécute en soupirant: « Il avait bien raison, M. Pierre: tout va vite dans ce pays-ci, même les dollars! »



Assez rapidement, grâce à des passants complaisants, Bécassine a pu trouver le n° 2122 de la 147^e avenue.

Sous la voûte d'entrée, des plaques de cuivre indiquent les noms des locataires. Plusieurs lectures lui sont nécessaires pour découvrir celle qui l'intéresse. « M. Harris Brown, *business-man*... M. Brown, homme d'affaires, traduit Bécassine pour elle-même, c'est bien ça ! Montons ! »

L'ascenseur d'Atlantic-Hôtel lui a laissé une trop mauvaise impression; elle préfère gravir à pied les dix-huit étages et, sans reprendre haleine, sonne à la porte. Une femme de chambre vient ouvrir.

« M. Harris Brown, s'il vous plaît? — Oh ! il est parti, mademoiselle. » Au même instant, une forte voix d'homme se fait entendre, venant de la pièce voisine. Bécassine fronce les sourcils: « Qui est-ce donc qui parle alors, mademoiselle? »



— C'est M. Brown, mademoiselle. — Ah ! ah !... eh bien, je veux le voir. De la part d'un ministre. — J'ai dit : il est parti, mademoiselle ! » Bécassine n'aime pas beaucoup qu'on se moque d'elle; sans brutalité, mais avec énergie, se souvenant de la leçon du tramway, elle écarte l'adversaire par simple pression du coude...

... pénètre dans l'antichambre et s'assied sur une des chaises; la résolution et la ténacité se lisent sur son visage. L'adversaire lève les bras au ciel et disparaît.

Bécassine attend longtemps, très longtemps même. Peu lui importe maintenant; M. Brown est certainement là; seulement, il doit être occupé avec quelqu'un, car on l'entend parler sans arrêt.



Au bout d'une demi-heure, néanmoins, sachant l'importance de sa mission, elle prend le parti de pousser une reconnaissance; doucement, elle entr'ouvre la porte.

Devant un grand bureau, une dame est assise, en train d'écrire à la machine; elle ne proteste pas et ne lève même pas la tête. Entharhie, Bécassine s'avance jusqu'au milieu de la pièce. M. Harris Brown n'est décidément pas très accessible. Il est invisible en tout cas, ou plutôt doit se tenir dans la pièce suivante...

... tout près de la porte ouverte, car c'est là qu'on entend sa voix, si près, même, que Bécassine juge convenable de faire une respectueuse révérence dans cette direction.



Puis elle écoute ce que dit en anglais M. Brown, et elle comprend, très distinctement et très lentement :



« Pour M. Kiroul et miss Bécassine. Il faudra venir voir un de ces prochains jours dans ma villa. » Bécassine est bien un peu étonnée d'une si rapide marque de sympathie. « Probable qu'il est en train de mettre son manteau ou de chercher son parapluie, » pense-t-elle.



Et elle prépare un chaleureux remerciement. Mais M. Brown continue immédiatement : « Je pense que vous allez toujours bien, et que vos affaires continuent à vous donner satisfaction. — Pas trop mal, sans cette contravention, » répond cette fois Bécassine avec force.



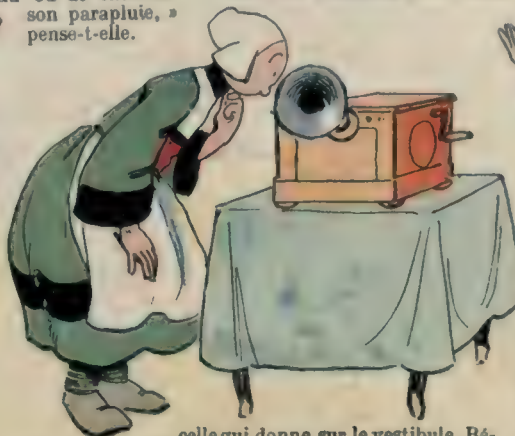
En l'entendant, la dactylographe a interrompu brusquement son travail. Elle est rouge d'indignation et apostrophe violemment cette extraordinaire visiteuse.



De l'autre côté, M. Brown continue à parler : « Vous voyez bien qu'il m'attend, votre patron, riposte Bécassine; je crois que les Affaires étrangères, c'est plus important que vos morceaux de piano. » D'un doigt impé-



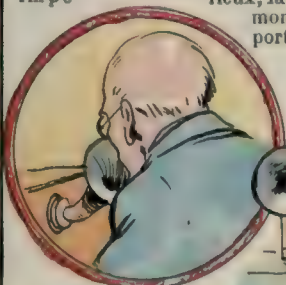
rieux, la dame lui montre la porte...



...celle qui donne sur le vestibule. Bécassine se dirige droit du côté inverse, décidée à voir M. Brown coûte que coûte, mais elle s'arrête net devant un petit coffre juché sur une table. « Tout de même! Il n'est pas enfermé là dedans, M. Brown! » C'est bien de là, cependant, que sort la voix, par une sorte de cornet. La secrétaire, maintenant, rit à grand fracas. « Dictophone! le dictophone! »



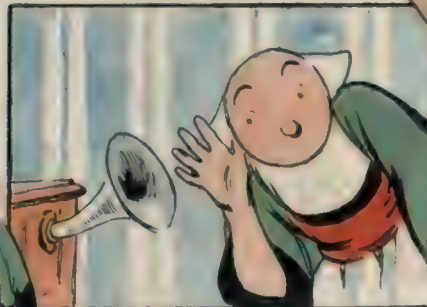
« Le dicto quoi? » interroge Bécassine; un peu calmée, la dame lui fournit alors des explications plus complètes, après avoir mis fin aux discours de son patron en pressant sur un bouton.



Comme la plupart des hommes d'affaires américains, M. Harris Brown, avant de sortir, a dicté toute sa correspondance à un phonographe enregistreur, de telle sorte que la secrétaire n'a plus qu'à mettre l'appareil en marche et à écrire les paroles que reproduit la machine. « C'est ce que je faisais quand vous m'avez interrompu, reproche en souriant la brave dame, et vous m'en avez fait passer plus de la moitié. »



Elle ouvre un battant du meuble et replace le disque à l'endroit voulu : « Justement, c'était pour vous. »



« Pour M. Kiroul et M^{lle} Bécassine, reprend en effet l'appareil qui reproduit la phrase déjà entendue; puis il ajoute : « J'ai attendu vous-même jusqu'à trois heures, et maintenant je fais la route pour ma succursale de San-Francisco. Je retournerai probablement dans la quinzaine. Excusez-moi beaucoup. Le temps est de l'argent. » « San-Francisco! parfait! » Ces mots-là sortent de la bouche de Pierre Kiroul qui vient de faire son entrée. S'étant trompé à plusieurs reprises en changeant de tramway, il a plus de retard encore que Bécassine. « M. Brown est à San-Francisco? poursuit-il. Allons à San-Francisco! Nous le poursuivrons jusqu'au bout du monde si cela est nécessaire! »





Quand Pierre Kiroul et Bécassine sortirent de chez M. Brown, il était trop tard pour prendre le train de San-Francisco, si bien que le lendemain, à midi, ils se promenaient encore dans la capitale américaine, ayant occupé leur temps à des...

... emplettes : respectivement, une magnifique pipe et un rutilant sac à main. A midi un quart ils songent à déjeuner. Une superbe enseigne se balance justement en l'air, quelques mètres plus loin : *Repas Rapides*, traduit Pierre, et devant ce titre, qu'il juge d'allure très américaine, il n'hésite pas une seconde; il poussa la porte...



... Bécassine le suit, et tous deux restent interdits devant le spectacle qui se présente à leurs yeux : au premier aspect, on ne voit que des dos, dos de pardessus et dos de vestons, longs ou courts, larges ou étroits, en une file interminable : ce sont les consommateurs, tous debout, devant un immense comptoir.



Occupés à lire, pour la plupart, ils mangent avec des gestes saccadés et prennent leurs mets presque au hasard, sur un petit chariot que le garçon fait rouler, sans arrêt, d'un bout à l'autre de la longue table.

Un vide se produit justement dans la rangée. Pierre Kiroul et Bécassine se précipitent, mais cette dernière arrive en une impressionnante glissade, qui aurait certainement mal fini sans la barre d'appui. Sur quoi a-t-elle glissé?



Elle inspecte le dessous de sa chaussure, puis le sol. Cet examen semble intéresser au plus haut point le voisin de Pierre, personnage coiffé d'un vaste chapeau melon, et dont la figure offre de grandes ressemblances avec une lame de couteau. « Mademoiselle cherche sans doute quelque chose? — Ma foi, répond Pierre, elle cherche...



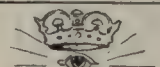
«... pourquoi elle a manqué de tomber. — Oh ! alors, si ce n'est que ça... Sûrement une coquille. Il faut prendre garde : il se mange beaucoup d'huitres, ici et l'on jette...



« ... toujours les coquilles par-dessus son épaule! » Il joint d'ailleurs le geste à la parole.



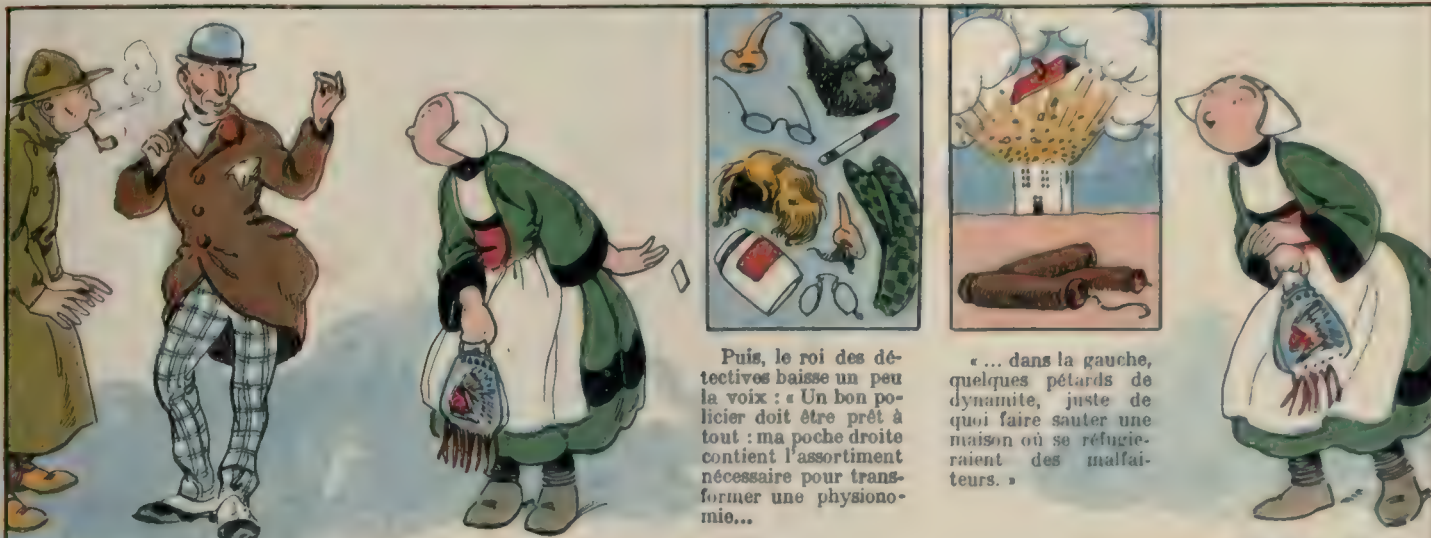
... et l'usage est évidemment très répandu au par des *Repas Rapides*. « Parce que si mademoiselle le avait perdu quelque chose, insiste le propriétaire du grand chapeau, pour toutes recherches, enquêtes, arrestations, accidents, blessures ou incendies, je mets mon dévouement à votre service. »



O. E. PHILIP
ROI DES DÉTECTIVES

NEW-YORK (U.S.A)

Une carte de visite a suivi cette allocution. Bécassine et Pierre Kiroul la lisent avec curiosité. « Mes méthodes sont personnelles et infaillibles, continue M. O. E. Philip; le plus petit indice me met sur la bonne piste...



«...Supposons un vol : avec un simple bouton de bottine perdu par le coupable, je retrouve celui-ci; un ticket de tramway me suffit pour mettre toute une bande sous les verrous.»

Bécassine n'a aucune espèce de vol sur la conscience, nous le savons tous, mais les derniers mots ont été dits sur un tel ton qu'elle jette derrière elle le ticket retrouvé à l'instant dans son sac à main.

Puis, le roi des détectives baisse un peu la voix : « Un bon policier doit être prêt à tout : ma poche droite contient l'assortiment nécessaire pour transformer une physionomie...

«... dans la gauche, quelques pétards de dynamite, juste de quoi faire sauter une maison où se réfugièrent des malfaiteurs.»

Bécassine a marqué un petit recul, mais elle se rapproche aussitôt...



... car le roi des détectives montre maintenant le fond de son important couvre-chef. « Ma Doué ! s'exclame Bécassine, mais il est percé ! — Non, miss, fait O. E. Philip, avec un sourire supérieur, simplement une jolie petite glace pour voir tout ce qui se passe derrière soi. New-York possède le plus grand nombre de malfaiteurs dans le monde... »

«... Toutes les deux minutes un délit est commis et toutes les trois minutes a lieu une arrestation... toutes les trois minutes seulement... »

«... car je ne puis m'occuper de tout. Vous allez juger d'ailleurs. » Il jette une dernière coquille par-dessus son épaule, paye et se dirige vers la sortie. Pierre Kiroml et Bécassine le suivent, prodigieusement intéressés.



Surletrottoir, O. E. Philip commence par humer l'air, comme le ferait un chien de chasse, puis il parcourt l'horizon d'un regard...

«... circulaire... Rien !... » Si vous regardiez dans le fond de votre chapeau, fait Bécassine, un peu malicieuse. — Vous avez raison, je vais faire semblant de vous saluer. » Le roi des détectives se découvre, en effet, pour interroger le fameux miroir...

Soudain, il tressaille. « Là-bas, voyez-vous ? Ce groupe qui s'avance... des agents de police ! C'est sûrement l'affaire dont je me suis occupé ce matin. Ah ! ça n'a pas trainé, vous pouvez dire que vous avez de la chance ! »



Le roi des détectives ne s'était pas trompé en regardant dans son chapeau à miroir; un fort groupe s'avancait dans la direction de nos trois amis. Deux uniformes d'agents de police se distinguaient au premier rang, et l'air retentissait de clameurs variées.



« Restons ici, dit le policier, ils vont sûrement venir; les policemen m'ont bien reconnu, pardi! Et puis, à cause de l'apertisseur. » En même temps, il posa la main sur une sorte de borne, haute et massive, qui occupait le coin du trottoir.

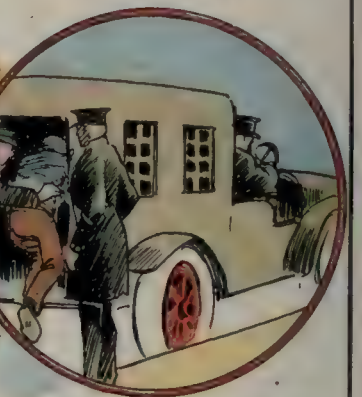


Les détails se précisèrent peu à peu: le premier dolocamar tenait par le bras droit un individu en assez piteux état; le second le tenait par le bras gauche et traînait, en outre, une bicyclette que l'on aurait pu prendre pour un accordéon; puis venait la foule, hostile et vociférante.



« Vol de bicyclette, c'est bien cela, » affirma O. E. Philip. Arrivé devant la borne, le premier agent s'arrêta, ouvrit une petite porte à la partie supérieure et, devant le récepteur téléphonique, énonça simplement le numéro de la rue.

Puis, tout le monde attendit. Aussitôt que le représentant de l'autorité eut mené à bien cette opération, la foule était devenue silencieuse et les poings encore levés s'abaissèrent. « Personne ne vous a reconnu, fait remarquer Bécassine au roi des détectives. — Je m'en doutais un peu, répond celui-ci; ce matin j'étais merveilleusement grimé en ouvrier maçon. »



Moins de trois minutes après, une voiture automobile, débouchant à toute allure, vient se ranger au long du trottoir. En un clin d'œil, la portière se trouve ouverte, et l'amateur de bicyclettes est invité à prendre place dans le rapide véhicule, aux fenêtres grillagées. Pierre et Bécassine restent émerveillés d'une telle célérité.



« Encore un! » fait O. E. Philip, quand tout est fini; puis, très obligeamment, il se propose comme guide, pour la fin de l'après-midi. Chemin faisant, il détaille les risques de son métier, puis énumère...



... les mille et un procédés dont savent user les malfaiteurs américains. « Un des plus courants est le vol à l'esbroufe. — A l'esbroufe? interroge Bécassine. — Oui, miss, à l'esbroufe; il se pratique dans la foule, de préférence; quand le malandrin...



« ... a choisi sa victime, il ne la quitte pas d'une semelle, puis profite d'un moment de cohue pour la bousculer, comme ceci, et s'emparer brusquement de son sac à main... comme cela. »



Très brusquement, en effet, le beau réticule tout neuf vient de passer des mains de Bécassine dans celles du roi des détectives...



... qui s'éloigne, de toute la vitesse de ses jambes. Interloquée, Bécassine esquisse d'abord un pâle sourire, puis elle se sent gagnée d'une grande inquiétude à voir la plaisanterie poussée si loin... si loin qu'on ne voit plus du tout son auteur.

« Nous sommes volés, s'écrie Pierre Kiroul, la main sur sa mèche, ce roi des détectives est le roi des voleurs ! » Il s'élançe à sa poursuite. « Et la lettre du ministre, que vous m'aviez donnée pour la ranger ! Elle est dans mon sac ! » gémit Bécassine en prenant le galop à son tour.

Pendant deux cents mètres, c'est vertigineux ; quelques passants, amateurs d'émotions, se joignent à eux. Mais O. E. Philip semble particulièrement entraîné à ce genre d'exercice, car sa silhouette diminue de plus en plus à l'horizon, jusqu'au moment où tout espoir de retrouver sa piste apparaît inutile.



Pierre Kiroul remercie les courageux citoyens, tandis que Bécassine tend un poing vengeur ; ce n'est pas à son beau sac neuf qu'elle pense, mais à la lettre du ministre, raison de tout ce voyage.



Poussés par un instinctif espoir, nos deux pauvres « envoyés » arpentent les rues et les avenues de New-York, longtemps, au hasard. Pierre Kiroul se perd en suppositions sur le contenu du précieux pli...



... quand il sursaute soudain. Bécassine vient de le pincer. « Là, devant nous, m'sieu Pierre... en train de causer avec un autre ; c'est lui, j'en suis sûr, le roi des détectives. — Des voleurs, Kiroul ; oui, c'est bien lui ! »



A quelques mètres, elle vient d'apercevoir un avertisseur semblable à celui qui a servi, tout à l'heure, pour le peu respectable cycliste ; regarder le numéro de l'avenue et l'ancer l'appel...



... sont faites en une demi-minute. Un policeman tout proche est mis au courant en deux mots ; le roi des détectives est d'ailleurs une vieille connaissance pour la police : c'est un filou fort recherché



par une poignée même où la voiture grillagée vient s'arrêter à sa hauteur. Le précieux sac à main est retrouvé dans la poche droite, parmi les fausses barbes...

Si bien que l'honorable O. E. Philip se trouve interrompu dans son intéressante conversation très solide, au moment même où la voiture grillagée vient s'arrêter à sa hauteur. Le précieux sac à main est retrouvé dans la poche droite, parmi les fausses barbes...



.. et restitué à la propriétaire triomphante. Elle tient à ouvrir elle-même la portière et ne peut s'empêcher de murmurer, tandis que le roi des détectives gravit piteusement le marchepied : « A New-York, une arrestation toutes les trois minutes ! »



En même temps que démarrait la voiture pénitentiaire, Pierre Kiroul et Bécassine s'étaient jetés dans un auto-taxi; il fallait faire vite pour ne pas manquer le train de San-Francisco; les bagages, heureusement, se trouvaient déjà à la gare, portés par le service de l'hôtel.

« Cette fois, enfin, nous sommes pressés pour de bon, » constata Pierre en débouchant sur le quai et en prenant le pas de course, juste au moment où le convoi commençait à s'ébranler.

« Pied droit, bras droit ! » cria-t-il dans l'oreille de Bécassine avec l'intonation d'un professeur de gymnastique, et en sautant sur le marchepied de la dernière voiture : « Oh ! moi, m'sieu Pierre, fois, » répondit sa fidèle suivante, qui la grâce d'un monoplane.



... trépidantes journées, puis s'endormirent jusqu'aux premières lueurs de l'aube. A partir de ce moment, Pierre Kiroul s'absorba dans la contemplation du paysage, avec de brusques explosions d'enthousiasme : « Du nouveau ! Encore du nouveau ! »

Un instant plus tard, ils se remettaient de leurs exploits acrobatiques, confortablement installés sur un moelleux canapé, au centre d'une de ces longues voitures sans cloisons ni compartiment, dont le modèle est seul employé sur les réseaux américains. Ils goûterent le charme de la tranquillité après ces...

« Ça, c'est vrai, monsieur Pierre, » répondit Bécassine tout d'un coup, car un phénomène étrange venait de se produire à l'instant même dans le dossier de son siège, sous forme d'une bosse énorme et résistante. Elle tenta d'abord un massage avec la paume de la main, puis elle étendit le champ de ses recherches...

... et s'aperçut alors qu'il s'agissait simplement du voyageur placé derrière elle. Ce voyageur avait des jambes évidemment fort longues et une paire de pieds très robustes; sa tête était ornée d'une chevelure rouge et d'une grosse paire de lunettes.



Comme il ne semblait pas s'émeouvoir le moins du monde, Bécassine songea à reculer le canapé : elle se mit à quatre pattes et chercha à desserrer les boulons qui le fixaient au plancher. Une voix l'interpella soudain.

« N'endommagez pas le matériel, miss, attention à l'amende ! » Un simple demi-tour la mit en présence d'une grosse figure noire, dans laquelle roulaient deux yeux blancs, assez menaçants : un contrôleur nègre !

D'un signe de tête, Bécassine désigne les motifs de sa conduite. Il a vite compris, le contrôleur, et plus vite fait, encore, de saisir les deux pieds sous son bras...



... pour les déposer sur le plancher, sans grande douceur, il faut l'avouer. Le gentleman aux cheveux rouges grimace de fureur : « Vilain nègre ! » lance-t-il avec mépris. Instantanément, le contrôleur a pris la position du boxeur en garde...

... et, dame, les manches de sa veste semblent être devenues un peu étroites à hauteur des biceps. Le rouge voyageur devient immédiatement plus poli et même très arrangeant. Bécassine déborde de gratitude.

« Vilain nègre, je sais bien, toujours vilain nègre, explique le sombre fonctionnaire... mais bon boxeur, aussi. » Un large sourire a accompagné les derniers mots.



« Vous êtes boxeur, monsieur ? Dans le temps, oh oui ! miss... miss française, n'est-ce pas ? Si vous voulez voir mon beau vase en or, dans ma petite case... » Très impressionnée, Bécassine suit son défenseur vers l'extrémité du wagon.

La « petite case », c'est le compartiment réservé à chaque contrôleur. L'attention de Bécassine se porte tout de suite sur une coupe de métal doré, prix du dernier combat remporté par M. Joë Jip, en 1912, comme l'atteste le diplôme épinglé au-dessus.

« Et ça ? » interroge-t-elle, en désignant, accrochés aussi au mur, trois instruments de musique, tous trois dans le genre de la mandoline, mais de tailles différentes. « Ce sont mes banjos, miss mes jolis banjos. M. Joë Jip a décroché l'un des instruments et s'est assis sur le rebord de sa couchette... »



... puis, d'un air inspiré, les yeux vers le plafond, il entame un air au rythme saccadé, que Bécassine accompagne de balancements de tête. Mais, après quelques hésitations, Joë Jip...

« ... se leve brusquement et, avec l'expression d'un véritable désespoir, secoue à deux mains sa noire toison. « Jamais, jamais, je ne saurai ! » sanglote-t-il. Bécassine l'assure que c'était pourtant très joli. « Non, pas joli !. Je ne saurai jamais mon nouveau morceau avant d'arriver à San-Francisco, et il faut toujours que je sache un nouveau morceau. Oui, miss, à cause de Cora. C'est ma fiancée, miss ! »

Une lueur d'espoir trille soudain dans ses gros yeux humides. « Oh, miss française, si vous voulez, je crois que je pourrais savoir — Sûrement je veux bien ; seulement, il faut m'expliquer. »

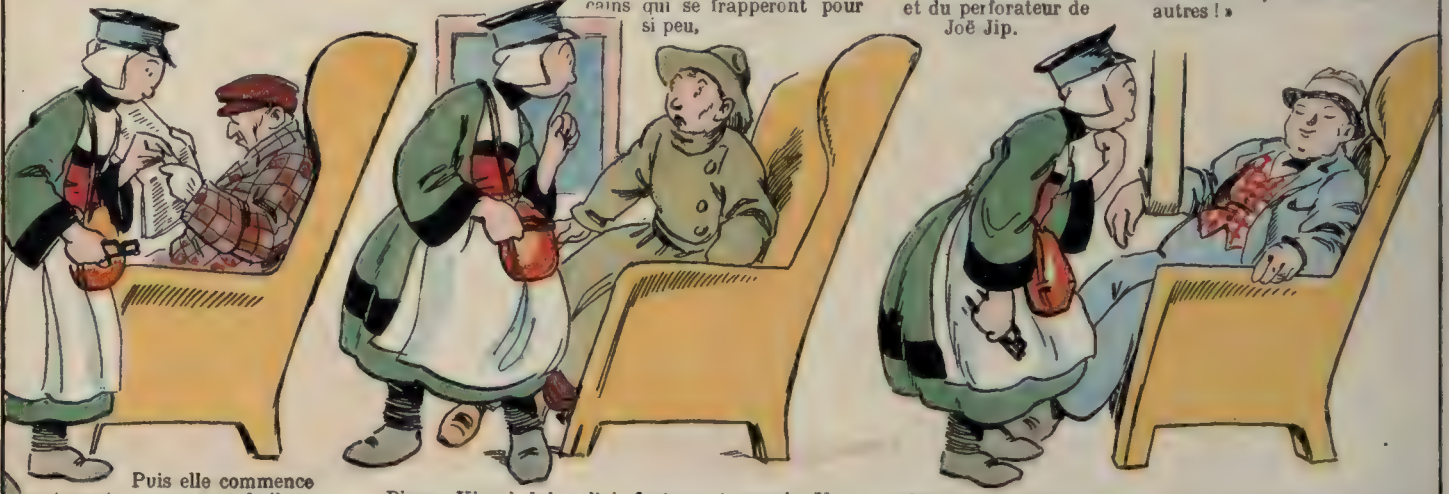


Devant de si bonnes dispositions, le contrôleur nègre, et fiancé, reprend son banjo, se rassied sur son lit et explique à Bécassine le grand service qu'il attend d'elle, de façon à pouvoir bien étudier son nouveau morceau et faire ainsi la joie de sa fiancée.

« Miss Française », comme il l'appelle, ira contrôler dans les wagons à sa place : percer un trou, ça n'est pas difficile; quant au changement de contrôleur, ce ne sont pas des Américains qui se frapperont pour si peu,

« Contrôleuse, oh ! ça, je m'y connais, » acquiesce Bécassine, et ses souvenirs la ramènent aux jours héroïques de la guerre, alors qu'elle avait offert ses services au pays, comme auxiliaire sur les lignes de tramways de Versailles. Il n'en faut pas plus pour la décider à se munir du brassard, de la sacoche et du perforateur de Joë Jip.

Au moment de sortir, elle se ravise pourtant : elle prend son propre billet et le poinçonne de toutes ses forces, en ajoutant sévèrement : « Pas de tricherie, moi comme les autres ! »



Puis elle commence sa tournée, en partant de l'une des extrémités du wagon. Le premier voyageur est plongé dans son journal, il tend son billet, sans même lever les yeux : parfait !

Pierre Kiroul, lui, a l'air fortement surpris. Un doigt sur la bouche, Bécassine lui recommande le silence. « Compris, » fait Pierre, tout en se demandant quel peut bien être ce mystère.

Troisième rangée. Ah ! ça, c'est ennuyeux ! Un gros monsieur qui dort et semble sourire aux anges. « Dommage de le réveiller, il dort de si bon cœur ! » pense Bécassine, mais le devoir avant tout !..



Elle le touche doucement à l'épaule : pas de résultat. Plus fort... Cette fois, les yeux se sont ouverts, mais le sourire a disparu du même coup à la vue de la sacoche et du brassard.

Le gros monsieur prend alors son billet dans le ruban de son chapeau — quelle drôle de place ! — et le tend à Bécassine en roulant des yeux féroces. Il a bougonné aussi une phrase qu'elle n'a pas eu le temps de comprendre.

Ça va moins bien, notre contrôleuse se sent mal à l'aise. Qu'a bien pu lui dire ce méchant voyageur ! Elle regagne « la case » du véritable contrôleur, qu'elle interrompt au plus fort de ses études musicales.



Tout s'explique. « Oh ! miss, j'avais oublié de vous dire, il ne faut jamais réveiller les voyageurs. Il n'y a qu'à bien regarder, vous verrez toujours le billet passer sa tête, au chapeau ou quelque part, c'est l'habitude. »

Bécassine reprend sa tournée. Justement, encore un dormeur. Joë Jip avait raison : le billet « passe sa tête », par la poche du veston, en compagnie du mouchoir. Bécassine poinçonne : c'est simple, mais il fallait le savoir.

Ça va même beaucoup plus vite comme ça, et décidément les Américains dorment beaucoup en chemin de fer ; c'est vrai qu'il fait chaud. Dans le revers de la manche, parfait !



Ah ! dans le ruban du chapeau, encore. Le carton est plus dur, par exemple, cette fois-ci. Question de poignet et d'entraînement ! Mais un cri de douleur a retenti, effroyable, inhumain...

Le perforateur s'est échappé des mains de la contrôleuse et reste suspendu devant le nez du contrôlé. C'est clair : plusieurs choses ont été prises à la fois : le billet, le chapeau et les cheveux, les cheveux rouges, naturellement !

Bécassine a reconnu son encombrant voisin, qui a bonne mémoire, lui aussi, et redouble de clameurs et d'invectives. Tout le wagon se remue, Pierre Kiroul accourt aux côtés de Bécassine.

Un autre voyageur vient renforcer le concert ; il brandit son mouchoir, agrémenté de trois beaux trous, qui ne sont certainement pas de la broderie.



Joë Jip apparaît à son tour, les biceps prêts à l'action ; mais il est suivi du chef de train, un blanc, celui-ci, qui l'écarte et reçoit les doléances des victimes ; il fixe la coupable en fronçant les sourcils.

« Pour ce qui est du mouchoir, monsieur le chef, j'y ferai un point. — Non, miss, il est absolument nécessaire que vous descendiez, et monsieur aussi, à la prochaine station ; car, c'est un très grand scandale. »

Les discours de Pierre Kiroul ne peuvent changer la décision. Les stations ne sont pas rapprochées, il est vrai, sur ce parcours de plusieurs milliers de kilomètres. Vers le milieu de l'après-midi, cependant, la locomotive fait entendre un long coup de sifflet. Un arrêt. Un autre coup de sifflet...

... et Bécassine et son maître se retrouvent sur le quai d'une gare. Comme le train se remet en marche, Joë Jip montre, à la portière, sa tête noire et dissolue. « Sa pauvre fiancée ! » fait Bécassine. « Et notre mission ! » soupire Pierre Kiroul, à la perspective de ce nouveau retard.



Elle n'est vraiment pas grande, cette gare, ni surtout bien animée. Elle s'appelle « Rocky Halt », — 1. station dans les rochers — et le non n'est déjà pas très encourageant; le paysage non plus. « Pas un chat ! » constate Bécassine...



... après plusieurs tentatives sur des portes fermées. « C'est à se demander, ajoute-t-elle, si c'est bien une gare; je ne vois même pas de lampisterie. » En désespoir de cause, elle ébranle une petite fenêtre à rideaux jaunes.



Sauvés ! la fenêtre s'ouvre soudain toute grande et encadre l'apparition d'une face barbutte, au sourire bon enfant.



Fait-il froid dans cette gare, ma petite demoiselle. — Monsieur est employé? fait Bécassine un peu interrogée. — Chef de gare, ma petite demoiselle, deux fois par jour, autant de fois que de trains dans les 24 heures, un dans chaque sens... Monsieur l'inspecteur, mes respects !



Pierre Kiroul flatté, mais très surpris, affirme qu'il n'exerce aucune autorité dans la compagnie... bien au contraire. « C'est inspecteur de Peaux-Rouges, que je vous croyais, monsieur ! » reprend le chef de gare Les Peaux-Rouges? Bécassine a fléchi sur les jarrets.



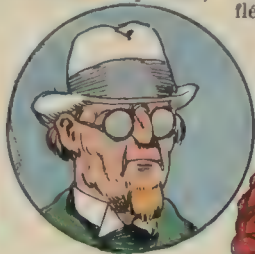
En une seconde repassent devant ses yeux les terribles affiches qu'un cinéma avait posées autrefois sur les murs de Quimper : l'attaque de la diligence... et le poteau du supplice... brrr ! Va-t-elle donc voir réellement ces redoutables horreurs?



« Fau pas avoir peur, ma petite demoiselle; paratt que je me suis trompé; alors, je vais venir vous expliquer. » Le chef de gare de « Rocky-Halt » a refermé sa fenêtre...



...et fait le tour par la porte. Il allume une énorme pipe et se met en devoir de fournir toutes les explications désirables, avec la joie d'un homme sauvé de la solitude.



Des voyageurs, il n'y en a jamais à « Rocky-Halt », pour la bonne raison que cette station ne correspond à aucun village. Une fois l'an, seulement, — et c'est sa seule utilité — s'y arrête ce fameux inspecteur des Peaux-Rouges, chargé d'une enquête et d'un rapport sur la conduite des habitants des réserves. Les réserves, c'est, à une dizaine de kilomètres, par là...



«...direction de mon tuyau de pipe...» un vaste territoire accordé par le gouvernement des Etats-Unis aux derniers descendants des tribus indiennes. « Il doit y en avoir des atrocités sur le rapport de l'Inspecteur ! » s'exclame Bécassine.



« Doux comme des moutons, maintenant, ma petite demoiselle, à part quelques mauvaises têtes, comme partout ! » A son tour, Bécassine raconte ses déboires de contrôlease et s'informe du prochain train pour San-Francisco. « Dans 24 heures. Pour ce qui est de vous coucher, il y a une auberge, pas loin d'ici, la seule maison dans tout le pays à la ronde... »



... c'est là que des
 end toujours M. l'Inspecteur. Direction de mon
 tuyau de pipe, pendant un quart d'heure; nord-
 ouest ensuite, jusqu'à une portée de carabine,
 piquez sud après; deux encablures, et vous toum-
 bez dessus. — En route, alors, et à demain!

Le premier quart d'heure a vite
 passé, rempli des questions que pose
 Bécassine, un peu nerveuse, malgré
 tout, sur les mœurs et l'histoire des
 Peaux-Rouges.

Seulement, de nord-ouest en sud, et de carabine en
 encablure, une heure plus tard, nos deux voyageurs
 n'avaient encore rien trouvé qui ressemblât à une
 auberge. Et la nuit commençait à tomber... Alors, ils
 regretterent tout à fait d'avoir quitté le
 quai de Rocky-Halt et son sympathi-
 que chef de gare.



commande Pierre Kiroul,
 qui a reçu toutes les explications sans
 sourciller, en
 vieil habitué
 des pays sa-
 vages.



dans vos livres, à Paris: le cercle
 de feu pour se défendre, la nuit,
 contre les bêtes féroces!



— Vous avez raison; je n'y pensais pas! Pierre est en-
 thousiasmé. En un clin d'œil, ils ont amassé toute une
 provision de branches mortes et d'herbes bien sèches; ce n'est
 pas ce qui manque dans ces parages; le tout est disposé sur le
 sol en forme d'un vaste cercle.

« Eh bien, fit Pierre Kiroul avec
 énergie, nous allons dormir à la belle
 étoile, en explorateurs. — Je veux bien,
 Monsieur Pierre, répond Bécassine; seu-
 lement, il faut faire comme j'ai vu... »



Le briquet de
 Pierre, le souffle de
 Bécassine, et le vent
 qui balaie la plaine,
 achèvent l'œuvre de pro-
 tection: dans la nuit
 noire, flamboie le « cercle
 du feu », rutilant et, fantasti-
 que. Les fauves n'osent même
 pas sortir de leurs cavernes! Les
 deux explorateurs sont assis au
 centre. « M. Brown court toujours
 pendant que nous nous chauffons
 les pieds ici... » constate
 mélancoliquement Bécassine



« — Nous le rattraperons, fait son maître;
 songez que nous sommes au pays de la vitesse...
 Mais chut!... écoutez! » Des exclamations se
 font entendre tout près. A la lueur du brasier,
 un groupe vient d'apparaître: des hommes et
 des femmes, porteurs de récipients variés.



« Etes-vous fous? hurle le plus âgé de la troupe. Dans deux
 minutes, avec le vent qu'il fait, le feu aura pris aux herbes, et le
 toit de mon auberge grillera comme un bout d'amadou! — Votre
 auberge? crie Pierre, en se levant. — Bien sûr, mon cher monsieur,
 à quarante mètres d'ici, au pied du talus! » « Eteignons
 vite! » fait Bécassine. Et tous se mettent à l'œuvre.



Deux ou trois seaux d'eau bien placés eurent raison de ce « feu de prairie », et quelques explications suffirent à dissiper la mauvaise humeur du patron aubergiste, homme des plus affables.

Un quart d'heure plus tard, tout le monde était réuni autour d'un plantureux repas, dans la grande salle de l'établissement si longtemps cherché par Bécassine et son maître. L'auberge avait connu de beaux jours, autrefois, du temps des diligences...



... de mauvais moments, aussi, il est vrai, avec certaines tribus de Peaux-Rouges turbulents et amateurs de pillage. Bécassine, une fois encore, se fit répéter que tout était rentré dans l'ordre et que les quelques milliers d'individus au teint cuivré, relégués à plusieurs kilomètres de là, dans les réserves, étaient de beaucoup préférables aux bochevistes. Bien que se sentant plus en sûreté à l'auberge que dans la plaine...



... ses rêves de la nuit furent cependant traversés par des bandes de Sioux et de Comanches lancés sur « la piste de guerre », en quête de chevelures européennes, selon ce que M. Pierre lui avait expliqué dans la journée.

Réveillée de fort bonne heure par tout un concert d'oiseaux, elle ne put s'empêcher de rire au souvenir de ces fantômes nocturnes. Puis machinalement, comme chaque matin, elle voulut s'assurer à son chevet, du fameux sac à la main contenant la lettre du ministre.

Tiens ! Pas de sac à main !... C'est vrai, ça... elle ne se souvient même pas de l'avoir placé sous son oreiller, comme d'habitude. Il est resté sur la table hier, bien sûr...

En deux enjambées, elle descend dans la salle du rez-de-chaussée. Personne de levé à une heure si matinale : tout le monde s'est couché tard ; la table est encore encombrée du repas de la veille. C'est bien cela. Le sac est resté avec le parapluie dans le coin près du buffet. Bécassine respire et se dirige vers lui...



... mais, soudain, elle sursaute ; la porte qui donne sur la route est en train de s'ouvrir doucement. Bécassine se fait toute petite, petite, derrière le meuble. Une tête maintenant. Mon Dieu ! C'en est un, avec des plumes, des peintures sur la figure ; un Peau-Rouge !



Un second le rejoint ! Ils jettent des regards prudents, les bandits ! Ah ! c'est bien vrai qu'il y a encore des « mauvaises têtes ! »



Le chef est en avant ; sa peau est bien plus foncée, et il semble bien plus féroce. Bécassine en a froid dans le dos... Elle sait très bien qu'ils vont lui prendre sa chevelure, pour orner leur ceinture. Les voici arrêtés devant la table et les restes du dîner, qu'ils se montrent en ricanant, et en parlant dans leur...

... langage ! Pardi ! ça les fait rire : des anthropophages ! ça ne mange pas de cette cuisine-là !



Le « chef » saisit une cuiller et en cogne un grand coup sur la table; il veut voir si son arme est solide.

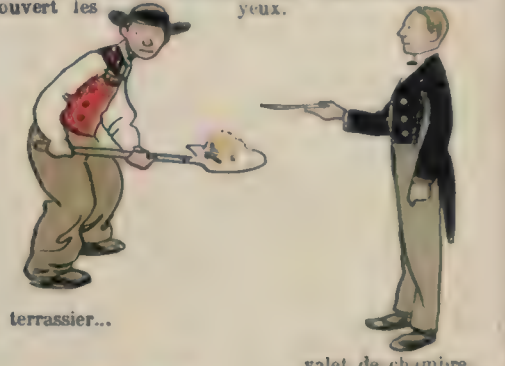
... Si elle est assez solide, surtout, pour arracher une chevelure... C'est plus que n'en peut supporter Bécassine; elle se laisse glisser dans son encoignure contre un immense balai qui bascule aussitôt, et vient taper en plein milieu du buffet, provoquant la chute bruyante de trois verres et deux assiettes.

Lu entendant ce vacarme, les deux sauvages ont sursauté; puis l'un d'eux, le moins coloré, s'est dirigé vers le lieu du désastre et aperçoit Bécassine. « Une payse! » s'écrie-t-il soudain. A ces mots prononcés en français, Bécassine a rouvert les yeux.



En même temps elle aperçoit le patron qui vient d'entrer et serre en souriant la main de l'autre, du « méchant ». Ça, des « pays »! Ah bien non, tout de même!...

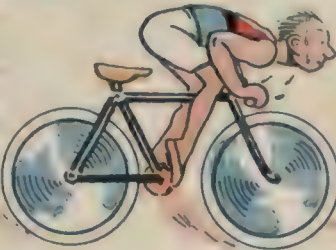
Et pourtant il parle bien le français, ce sauvage! Avec une prodigieuse volubilité, il raconte son histoire. Né dans le Finistère, il s'appelle Charles Fennik.



terrassier...

valet de chambre...

De bonne heure il a navigué pour la pêche d'abord, pour le commerce ensuite, jusqu'au jour où, pendant une escale à New-York, l'idée lui est venue de rester au pays des dollars, pour tenter la fortune à son tour. Il avait déjà essayé de tous les métiers...



coureur cycliste...



... et cneur de lottes...



... quand le Lasard de ses pérégrinations l'avait amené du côté des réserves, il y a trois mois, comme apprenti-bûcheron. Il s'était lié peu à peu avec les indigènes, et avait éprouvé un irrésistible penchant pour leur genre d'existence.



« Et voilà, payse, comment Charles Fennik s'appelle maintenant « le Clair Antilope » à cause de son teint d'Européen. Et voici mon ami Ah-wá-wá, ce qui veut dire « Guerrier, Valeureux », un vrai Peau-Rouge, lui! »



— Comme toutes les semaines, notre provision de tabac; il n'y en a plus là-bas. Seulement, aujourd'hui, le patron n'a pas été matinal; c'est pourquoi Ah-wá-wá l'a appelé en tapant sur la table. — Oui, avec une cuiller! reproche Bécassine en riant de ses terreurs.

Bécassine a eu bien peur, tout de même... « Qui veniez-vous donc, chercher ici, si tôt? demande-t-elle au « Clair Antilope ».



Sans se douter des événements qui se déroulaient à l'intérieur de l'auberge, Pierre Kiroul avait gagné, par une autre porte, le modeste jardin entourant la maison. Il le parcourait activement...

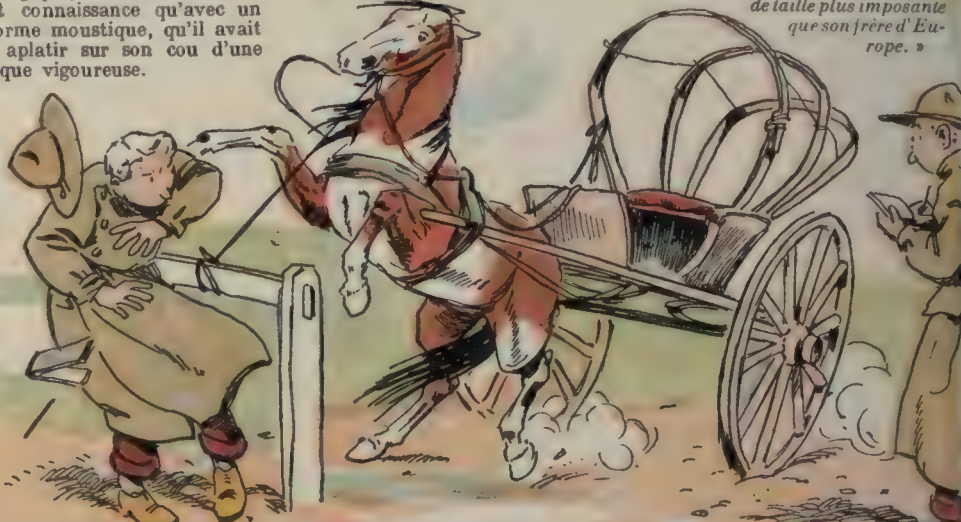
... en cherchant à s'instruire sur les végétaux et les animaux du continent américain. Malheureusement, au point de vue zoologique, il n'avait encore fait connaissance qu'avec un énorme moustique, qu'il avait dû aplatis sur son cou d'une claque vigoureuse.

Il se rejeta alors sur la botanique et se pencha avec soin sur les broussailles qui formaient la clôture du jardin, puis sur les plates-bandes cultivées, qui l'incitèrent à prendre quelques notes sur son carnet.

« Le persil américain, comme toutes choses en ce pays du grandiose, inscrivit-il notamment, est de taille plus imposante que son frère d'Europe. »



Il allait poursuivre sur ce chapitre, lorsque, au détour d'une allée, il eut la joie de se trouver en présence d'un cheval qu'il jugea d'espèce extraordinaire pour les fantaisies de sa robe « pie », à grandes taches blanches sur fond « chocolat. »



Il s'approcha de la bête, qui montra une brusque méfiance. Pierre sortit à nouveau son carnet, pour noter : « Les chevaux, par singulièrement aux vaches, mais ont ici, ressemblent plus de vivacité. »

Une voiture faisait suite au cheval; il en détailla les formes bizarres, et se préparait, cette fois, à prendre un croquis quand il aperçut le groupe extraordinaire...



... formé par Bécassine, le terrible Ah-wá-wá, et le patron de l'auberge chargé du précieux tabac. Comme le cheval, Pierre Kiroul exécute un brusque recul.

Mais Bécassine a vite fait de rassurer son maître et de provoquer son enthousiasme par des présentations en règle. Serrer la main à des Peaux-Rouges : quelle joie ! Quelle acclimatation ! L'un d'eux est du Finistère, c'est vrai, mais tellement sympathique que Pierre Kiroul entre immédiatement

... dans la voie des révélations : le but de son voyage, la mission confiée par le Ministère des Affaires Etrangères, M. Harris Brown et son phonographe...



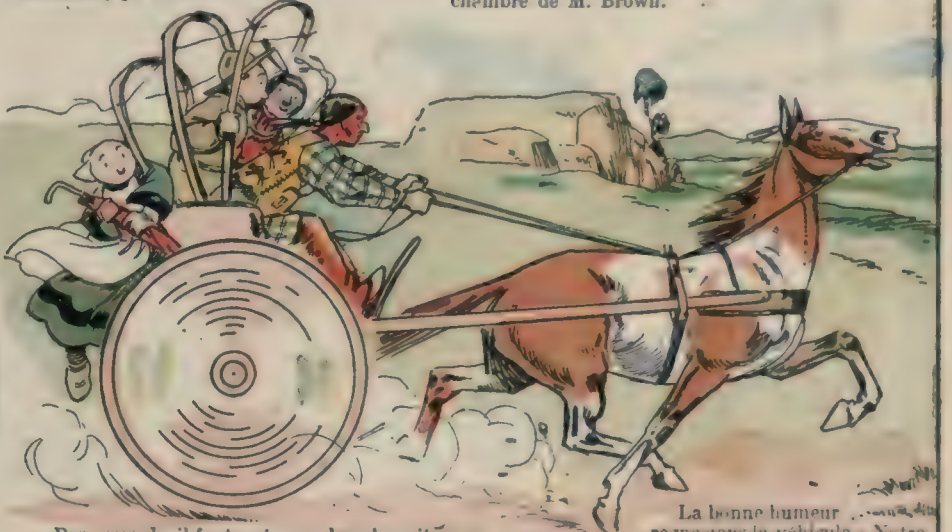
« ... et nous sommes restés très bons amis. Je l'ai vu hier, justement, comme à chaque fois qu'il se rend à San-Francisco; il me prévient par un télégramme, et nous nous disons bonjour à Rocky-Halt. Vous n'avez pas besoin de vous presser pour le rattraper, car, sitôt arrivé, il doit partir sur le yacht d'un de ses amis, pour prendre l'air pendant cinq jours, avant de se remettre aux affaires. » Bécassine reste atterrée. « Pour de la malchance, ça c'est de la déveine ! »

Son maître, cependant, s'est plus vite ressaisi. Tandis que le Clair Antilope et Ah-wá-wá, aidés de l'aubergiste, se sont occupés à charger le tabac dans la voiture — car ce luxueux équipage leur appartient — il a médité à l'écart, puis s'est entretenu à voix basse avec l'ancien valet de chambre de M. Brown.

Le Clair Antilope a bon-di : « M. Brown ! 147^e avenue?... c'est bien ça, n'est-ce pas ? Mais j'ai été son valet de chambre pendant un mois... »

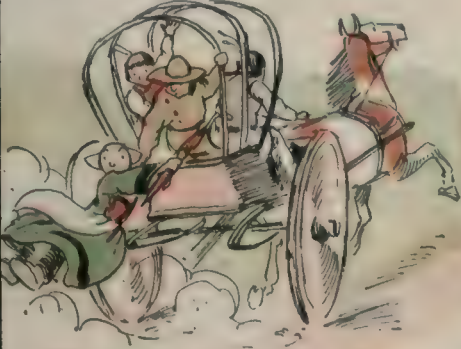


Soudain, il explose : « Bécassine ! M. Clair Fennik... M. Clair Antilope, je veux dire, consent à nous emmener jusqu'à sa tribu, pendant que M. Brown se promène sur l'océan Pacifique !... » Il en étouffe. « Si jamais j'avais pensé ça, il y a moins d'un mois, devant mes casseroles, à Kercoz ! » répond Bécassine, enchantée, elle aussi.



Par exemple, il faut se tasser dans la voiture : les trois messieurs en avant, Bécassine à l'arrière, les jambes dans le vide, se retenant à l'un des arceaux par la force de son biceps, « bien placée pour voir le paysage, » affirme-t-elle.

La bonne humeur... règne dans le véhicule. Notre tribu est celle des *Fils-des-Nuages*, de la grande famille des Comanches, » explique le Clair Antilope.



Bécassine prête une telle attention à ces explications qu'elle glisse soudain, et se trouve ainsi obligée de courir à reculons pendant plusieurs mètres. On arrête pour la reprendre : c'est le seul incident du trajet. « Vous avez de la chance, continue alors Charles Fennik; nous allons arriver pour le dernier jour, le plus beau, de la fête des Bonnes-Chasses qui se célèbre tous les ans.



« ... Cela dure pendant trois jours, et c'est presque aussi bien que le 14 juillet. » Le trajet a été vite parcouru, et nos voyageurs viennent de pénétrer sur le territoire de la « réserve ». Leur voiture passe maintenant parmi une multitude de tentes pointues et semble causer pas mal de surprise.



Un jeune Comanche se détache tout à coup d'un groupe et, en courant près de la voiture avec une merveilleuse agilité, vient parler au Clair Antilope. « Hélas ! mes amis, quel dommage ! s'écrie ce dernier; il paraît que les fêtes sont interrompues !... — Sans doute qu'ils nous ont attendus, » fait Bécassine sans s'émouvoir, et en rétablissant une fois encore son équilibre.



Une morne consternation règne dans le village des *Fils-des-Nuages* au moment où nos amis y font leur entrée. Pas d'autres traces de la fête que les restes d'un imposant festin. Bécassine est en train de les considérer...

... lorsque tout un groupe de dames « Peaux-Rouges » s'approche d'elle, avec les marques d'un grand chagrin, en même temps que de la plus vive sympathie. Bécassine répond de son mieux par des saluts répétés et de très gracieux sourires. Elle est fort aise, néanmoins, de voir revenir...

... le Clair Antiope et Pierre Kiroul qui rapportent tous les détails de la catastrophe : après deux jours de réjouissances des mieux réussies, le Grand-Chef est tombé malade; il repose maintenant sous sa tente, en proie à de violentes douleurs.



C'est ce que ces dames, les *squaws*, comme les désigne le Clair Antiope, cherchent à faire comprendre à Bécassine; et elles ont recours à elle, ainsi qu'à son maître, pour guérir le vénéré Grand-Chef, grâce aux infaillicables recettes de l'Ancien Monde. « Il faudrait le D. Salvat... »



...fait Bécassine, en poussant Pierre du coude. « On peut toujours voir, répond celui-ci, j'aurai peut-être une idée. — Si on ne lui fait pas du bien, conclut Bécassine, ce n'est toujours pas moi qui lui ferai du mal. »



Ils sont alors conduits jusqu'à la tente du Grand-Chef, la plus haute, la plus abondamment ornée de dessins et de trophées de chasses. Ils pénètrent à l'intérieur, accompagnés de Clair Antiope et de quelques notabilités.

Le gros de l'assistance est resté dehors, malgré les premières gouttes d'un orage qui menaçait depuis longtemps.



Le malade repose sur une couche de peaux de bêtes, et ouvre un œil angoissé à l'aspect de ces « visages pâles. » On le rassure, et il consent à désigner, par gestes, l'emplacement de ses souffrances : l'estomac, l'abdomen.

Puis il tire une langue que le blancheur contraste avec les enluminures de son visage de Chef. Bécassine l'examine avec compassion.

« Si l'assistance veut bien se retirer, dit Pierre Kiroul, nous allons nous consulter. » La tente se vide, et l'œil du Grand-Chef s'emplit d'une nouvelle inquiétude.

« Eh bien ? » fait Pierre, je ne vois pas trop. — Eh bien, monsieur Pierre, moi, je vais vous dire ce qu'il a, le Grand-Chef : il a une indigestion. Voilà deux jours qu'ils font de grands dîners; vous avez bien vu tous les plats, comme moi, tout à l'heure...



«... et probablement que, dans leurs fêtes, c'est le Chef qui est obligé de manger le plus.» Pierre Kiroul admet ce diagnostic avec d'autant moins de difficulté, que le malade, à ce moment, est en train d'exécuter un geste, signifiant, dans tous les pays du monde, qu'on a le cœur barbouillé.



Aussitôt qu'il peut-être, propose Pierre, comme tante de Kercoz : pain grillé, pas de ragoûts, eau de Vichy. — Attendez donc, monsieur Pierre, je crois que j'ai tout ce qu'il faut sur moi.»



Bécassine fouille dans son sac à main. « Je m'étais munie de ça pour le cas de mal de mer. » Elle extrait un morceau de sucre, un petit flacon d'alcool de menthe. Elle débouche le flacon, en laisse tomber quelques gouttes sur le morceau de sucre...



... et s'approche du Grand-Chef avec son plus encourageant sourire. Après pas mal de remfillements, celui-ci consent à avaler ce remède qui l'intrigue...



... et son visage ne tarde pas à exprimer la plus vive satisfaction. « Oh ! oh ! constate Bécassine, je crois qu'il aime mieux ça que du lait ; ça va déjà mieux. » Le malade s'est étendu de nouveau, après avoir montré de la main deux sièges en bois artistement travaillés. Nos « médecins » s'y asseyent pour suivre les effets de la cure.



Il s'appelle « Pihl-ûl », et a donné les premiers soins au Grand-Chef, mais ses bouillons d'herbes magiques n'ont fait qu'aggraver l'état du malade. Si les « avisages pâles » réussissent, c'en est fait de sa réputation.

Non loin de là, cependant, appuyé contre un arbre, un singulier personnage lance vers la tente du Grand-Chef des regards furibonds ; il est couvert d'amuilettes de toutes sortes et sa face revêt une teinte effarante. C'est le médecin de la tribu.



Ça ne va justement pas trop mal dans la tente ; le Grand-Chef a réclamé, plusieurs fois déjà, de la merveilleuse liqueur, et sans Bécassine, il aurait même eu des tendances à se passer du morceau de sucre.



Au bout de trois quarts d'heure, la guérison est complète, le *Fils-des-Nuages* est debout et plein d'entrain. Il voudrait même sortir. Bécassine jette un coup d'œil par l'ouverture de la tente. L'orage bat son plein. « Pour un convalescent, la pluie c'est ennuyeux ; heureusement, j'ai mon parapluie. » Les sujets du Grand-Chef sont restés stoïques et silencieux sous l'averse...



... à attendre les résultats de la consultation ; mais quand leur maître apparaît, revêtu de sa coiffure de gala, leur joie et leur reconnaissance se donnent libre cours par d'effroyables clameurs, et l'étrange objet rouge dont Bécassine se sert pour l'abriter est considéré par tous comme l'instrument de la merveilleuse guérison. Seul, le vieux « Pihl-ûl » semble ruminer de terribles projets.



Dès la fin de l'orage, le Grand-Chef avait réuni en conseil extraordinaire les principales autorités de la tribu et la séance avait été marquée par de bruyantes acclamations à l'adresse de Pierre Kiroul et de Bécassine, les incomparables médecins.

Ces derniers ont suivi la scène avec une touchante modestie et le plus vif intérêt, du seuil de la tente du Clair-Antilope. Celui-ci accourt, quelques instants plus tard...

... pour leur apporter, tout rayonnant de joie, les termes de l'ordre du jour qui vient d'être adopté, à l'unanimité, moins une voix, celle de Pihl-Ui. « Les Fils-des-Nuages, réunis en assemblée extraordinaire, décident la reprise des fêtes. Les cérémonies auront lieu en l'honneur des deux Visages-Pâles, hôtes et bienfaiteurs de la tribu. »



« Il y a deux choses que le Grand Conseil m'a chargé de vous demander, poursuit le Clair-Antilope. Ce serait d'abord, mademoiselle Bécassine, de voir votre...

... parapluie à la place d'honneur; vous comprenez, depuis que vous vous en êtes servi pour abriter le Grand-Chef... — Accordé! » Le Clair-Antilope hésite pour la suite. « Et puis..., ce serait, si vous vouliez bien, tous les deux, vous décorer aux couleurs de la tribu; cela ferait tant plaisir à ces braves amis! — Accordé! » fait Pierre à son tour.

« ... Qu'est-ce que c'est? Des rubans, des plumes? — Dame, non, monsieur Pierre, ce serait sur la figure, comme moi, vous voyez. » Bécassine et son maître ont fait un petit bond marquant une certaine stupeur.



« Si on ne le fait pas, ils vont se vexer, finit par dire Bécassine. Seulement, il ne faudrait pas des peintures qui restent. Voyez-vous, monsieur Pierre, que nous revenions à Kercouz avec nos barbouillages? »

Le Clair-Antilope affirme qu'un peu de savon et une cuvette d'eau suffiront à tout enlever. L'opération sera d'ailleurs...

... menée par le peintre officiel de la tribu, l'habile Ripol-Hin, un artiste en ce genre. Si bien que, deux minutes plus tard, Bécassine et son maître, celui-ci très amateur, au fond, de « couleur locale », se trouvent devant une tente merveilleusement enluminée



Ripol-Ilin et son aide sont heureux et fiers d'avoir à paivoiser des clients de cette qualité. « Quelque chose de bien gai, mais pas trop bon teint, » a soin de préciser Bécassine.

Rapidement, les arabesques se dessinent, se croisent et s'entre-croisent sur les joues rondes de Bécassine et sur la physionomie épanouie de Pierre Kiroul. Les clients finissent même par ajouter leurs conseils. « Du vert, insiste Bécassine, avec mon costume, ça ira très bien ! »

« Du jaune, réclame Pierre, couleur du soleil, le beau soleil d'Amérique ! Toutela gamme des petits pots a fini par y passer. Ils sont enchantés, tous les deux... et horribles à voir.



Leur apparition, quelques instants plus tard, déclenche un indescriptible enthousiasme dans la petite clairière réservée aux réjouissances. A la demande générale, Bécassine ouvre tout grand le parapluie magique...

... qui est ensuite acroché en place d'honneur, à la branche basse du plus bel arbre de l'endroit. Puis une grande rumeur emplit tout le village. La danse des « Bonnes-Chasses » vient de commencer, et toute la tribu, à la queue leu leu, semble piétiner un invisible sentier, aux interminables détours. Pierre et Bécassine ne peuvent évidemment pas s'abstenir.

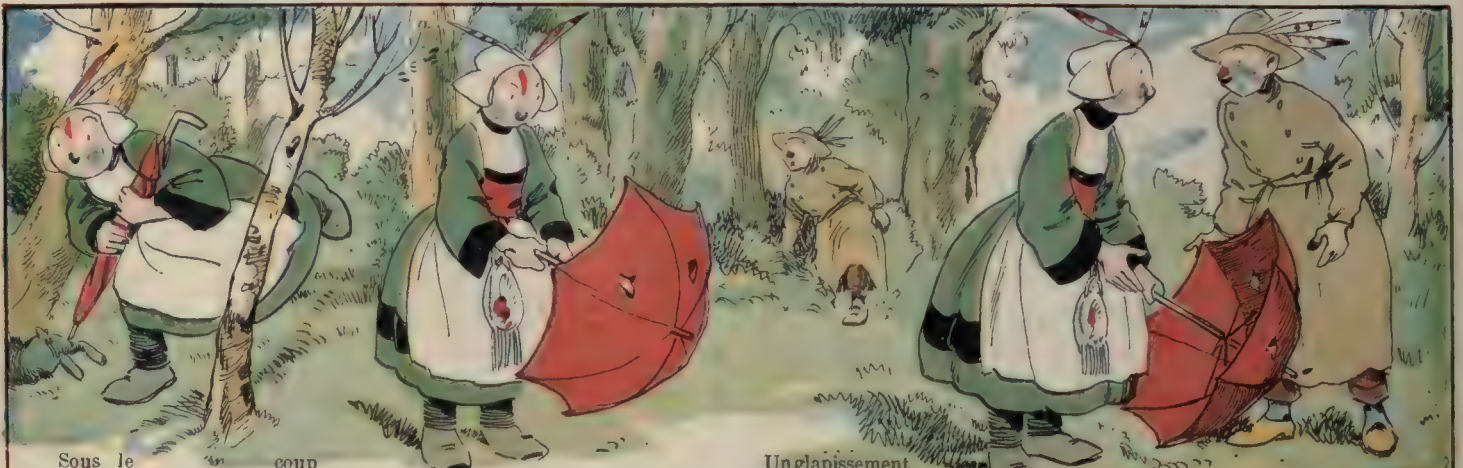
« Le docteur Salvat qui m'avait recommandé l'exercice ! murmure cette dernière. Je crois qu'il serait content ! » Des mélanges bizarres commencent à se produire sur la surface de son visage.



Ouf !... c'est fini. Tout le monde se repose pendant ce court entr'acte, quand un sifflement déchire soudain les airs. Puis un bruit sourd. Tous les yeux se lèvent : une fleche vient de se planter dans le parapluie de Bécassine... Deuxième sifflement, deuxième fleche

La stupeur est générale. Mais quelqu'un a vu, et un grand cri s'élève : « Pih ! ! ! » C'est, en effet, le médecin de la tribu qui, de là-bas, satisfait sa vengeance contre le parapluie ensorcelé. Les plus vifs d'entre les *Fils-des-Nuages* se sont déjà lancés dans la direction de l'homme aux amulettes.

Quant à Bécassine, elle s'est saisie de son vieux compagnon, l'a reformé en un tour de main, et s'enfuit en le serrant contre son cœur, pour le soustraire au danger



Sous le coup de l'indignation, et aussi d'une crainte légitime, Bécassine parcourt ainsi plusieurs centaines de mètres, droit devant elle, à travers le bois qui entourait le campement de tous côtés.

Son habituel sang-froid reprit assez vite le dessus, cependant, et elle s'arrêta pour constater les dégâts commis par les flèches de l'odieux guérisseur.

Un glapissement aigu s'éleva, à ce moment, et Pierre Kiroul sortit d'entre les feuillages. « Bécassine, enfin ! Il ne nous aurait pas mangés, voyons, ce vieux sorcier. — Ce n'est pas tant que j'ai eu peur, monsieur Pierre, mais j'ai trouvé qu'avec deux accrocs, c'était bien assez ; de l'un des fourrés voisins : « Bé-cas-sine ! » Et Pierre Kiroul sortit d'entre les feuillages. « Bécassine, enfin ! Il ne nous aurait pas mangés, voyons, ce vieux sorcier. — Ce n'est pas tant que j'ai eu peur, monsieur Pierre, mais j'ai trouvé qu'avec deux accrocs, c'était bien assez ; deux accrocs, ça fait deux reprises...



« ... les reprises, ça prend du temps, et nous ne sommes déjà pas tellement en avance pour la commission du ministre ; même, sans vous commander, qu'on ne ferait peut-être pas mal de se rapprocher du chemin de fer. » Ils venaient de déboucher sur...

... une grande route et s'y engagèrent résolument. Bécassine se baisse soudain pour ramasser dans la poussière, un petit objet, brillant et rond.

Pierre l'examine de très près sous toutes ses faces. « Si cela ne vous fait rien, Bécassine, je vais le garder pour ma collection de souvenirs de voyage. Vous avez eu la chance de trouver l'un des plus beaux spécimens de l'art peau-rouge : une bague ou un fétiche. Quel trésor ! » Puis ils reprirent leur marche.



La route commençait à leur paraître longue et monotone, lorsqu'un groupe se dessina au détour d'un brusque coude : un gros homme, en bordure du chemin ; une forte automobile dans le milieu ; et un autre individu penché sur le moteur de cette dernière.

Pierre et Bécassine avaient été aperçus, eux aussi, car le gros homme s'était précipité vers son compagnon, et tous deux donnaient maintenant les signes de la plus vive agitation ; avec ensemble, ils levèrent les bras vers le ciel.

« Avançons toujours, fit Bécassine ; on va s'expliquer ; ils n'ont pas de flèches, au moins ceux-là ! » Toujours avec ensemble, les deux automobilistes semblèrent alors disparaître dans le capot de leur voiture et un énorme revolver se profila sur le fond du paysage.



A partir de ce moment, les deux camps s'observèrent mutuellement, par le moyen de rapides et prudents coups d'œil sur le côté de leur forteresse respective. « Nous n'avons pourtant pas l'air de bandits, » remarqua Pierre, après un quart d'heure de cet exercice. Ces derniers mots furent une inspiration pour sa compagne de combat.

« Oh ! oh ! dit Pierre, voilà qui est beaucoup plus dangereux que des flèches ; ça fait plus de bruit, en tout cas. » Avec vivacité, il entraîna Bécassine derrière l'un des rochers qui bordaient la route en cet endroit.

Bécassine sortit son grand mouchoir, l'humecta de salive, et avec une brutale énergie, se mit à frotter les arabesques de son visage ; tant bien que mal, ce dernier revint à sa couleur naturelle.

« Faites comme moi, monsieur Pierre, » dit Bécassine en prenant son poste d'observation. Une profonde stupeur se manifesta tout d'abord chez l'ennemi ; puis un mouchoir blanc prit la place du revolver.



Bécassine déploya, de son côté, le signal des parlementaires, et l'entrevue put avoir lieu. Le gros monsieur joufflu eut beaucoup de mal à comprendre cet extraordinaire changement de décor. Quand il eut compris, il s'esclaffa...

... et s'expliqua à son tour ; une panne venait de l'immobiliser, et, malgré de savantes recherches, son chauffeur ne pouvait en découvrir la cause. Ce dernier avait, d'ailleurs, repris aussitôt ses investigations.

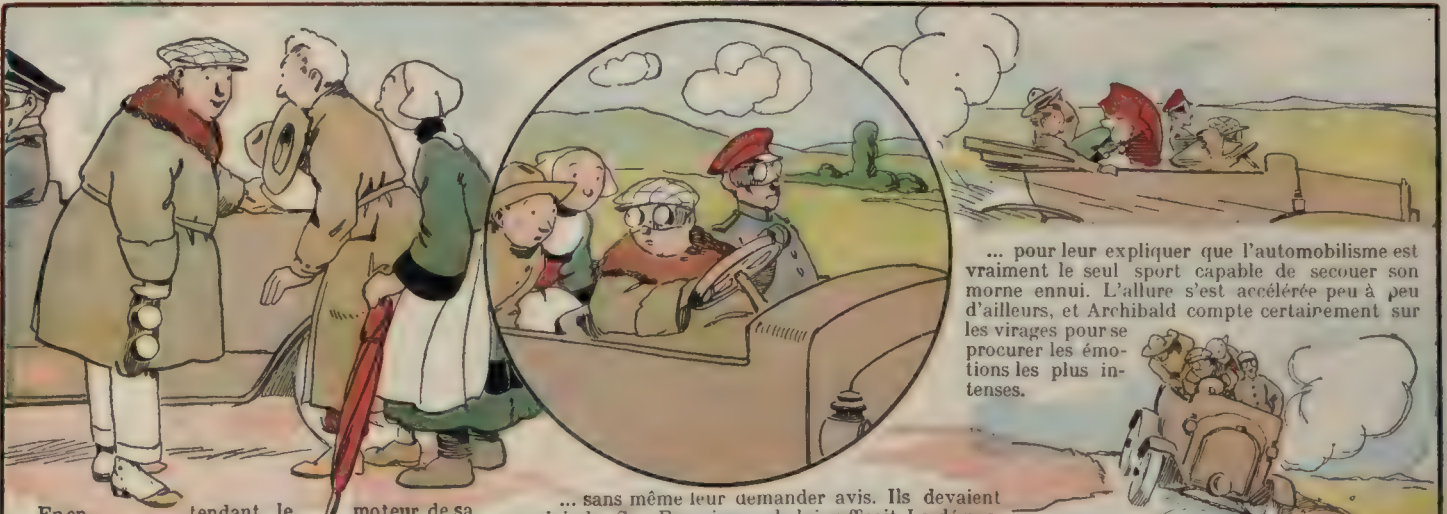
« Je voyage pour me distraire, dit le gros monsieur ; mon papa a gagné beaucoup de dollars, que je ne sais pas comment dépenser ; je m'ennuie tout le temps et j'ai parcouru bien des pays. Ça m'a distrait un peu, tout à l'heure, d'avoir des émotions, je vous en remercie beaucoup — L'argent ne fait pas le bonheur, » affirme Bécassine ; et elle semble se livrer à la méditation de cette vieille vérité...



... tout en suivant des yeux les efforts du chauffeur. Soudain, elle tressaille, et s'adressant à son maître : « La bague ! — Quoi, la bague ? — Oui, monsieur Pierre, le trésor pour votre collection, la bague ! » Machinalement, Pierre extrait le précieux objet de sa poche.

« Mon écrou ! » hurle le chauffeur en l'apercevant. « Notre écrou ! reprend le gros joufflu, en sautant de joie. Encore une émotion ! Merci ! » L'écrou ne tarde pas à rejoindre le bouton qu'il n'aurait jamais dû quitter. Pierre Kiroul, seul, reste mélancolique.

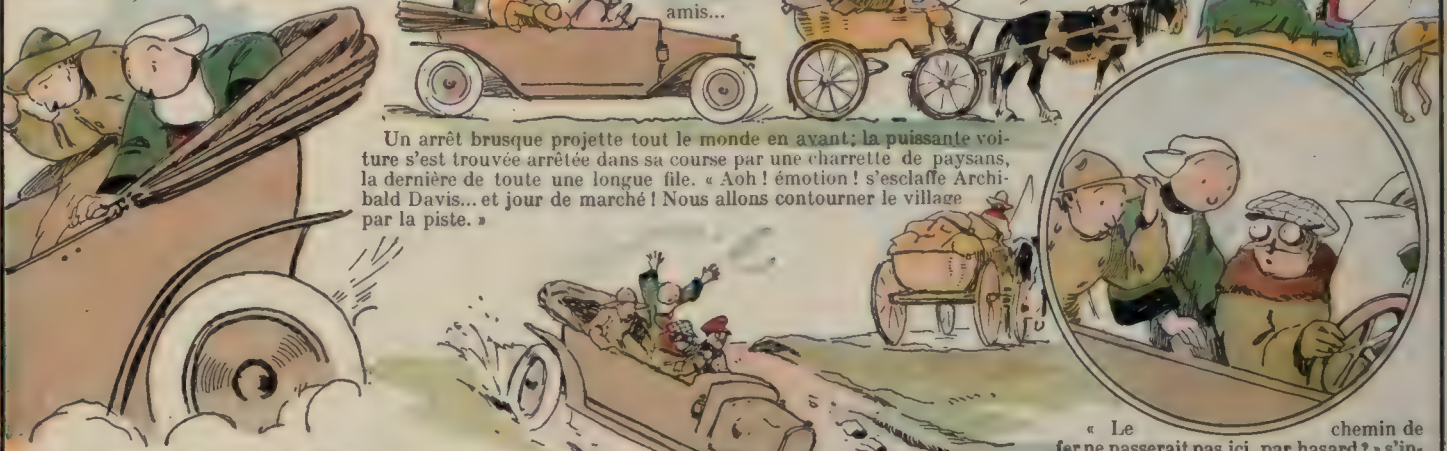
Avoir beaucoup de... s'édifier une pièce rarissime au profit d'un vulgaire moteur rempli de cambouis : quelle déception ! Bécassine s'en est bien aperçue. « J'vous trouverai d'autres souvenirs de voyage, allez, monsieur Pierre, et bien plus beaux ! »



En attendant le moteur de sa voiture ronfler d'une façon satisfaisante, Archibald Davis (ainsi se présenta ce fils très gras d'un papa trop riche) avait gentiment poussé Pierre Kiroul et Bécassine vers les deux places arrière...

... sans même leur demander avis. Ils devaient rejoindre San-Francisco; cela lui suffisait. Le démarrage fut mol et doux. Archibald tient son volant d'une main négligente et se penche vers ses nouveaux amis...

... pour leur expliquer que l'automobilisme est vraiment le seul sport capable de secouer son morne ennui. L'allure s'est accélérée peu à peu d'ailleurs, et Archibald compte certainement sur les virages pour se procurer les émotions les plus intenses.

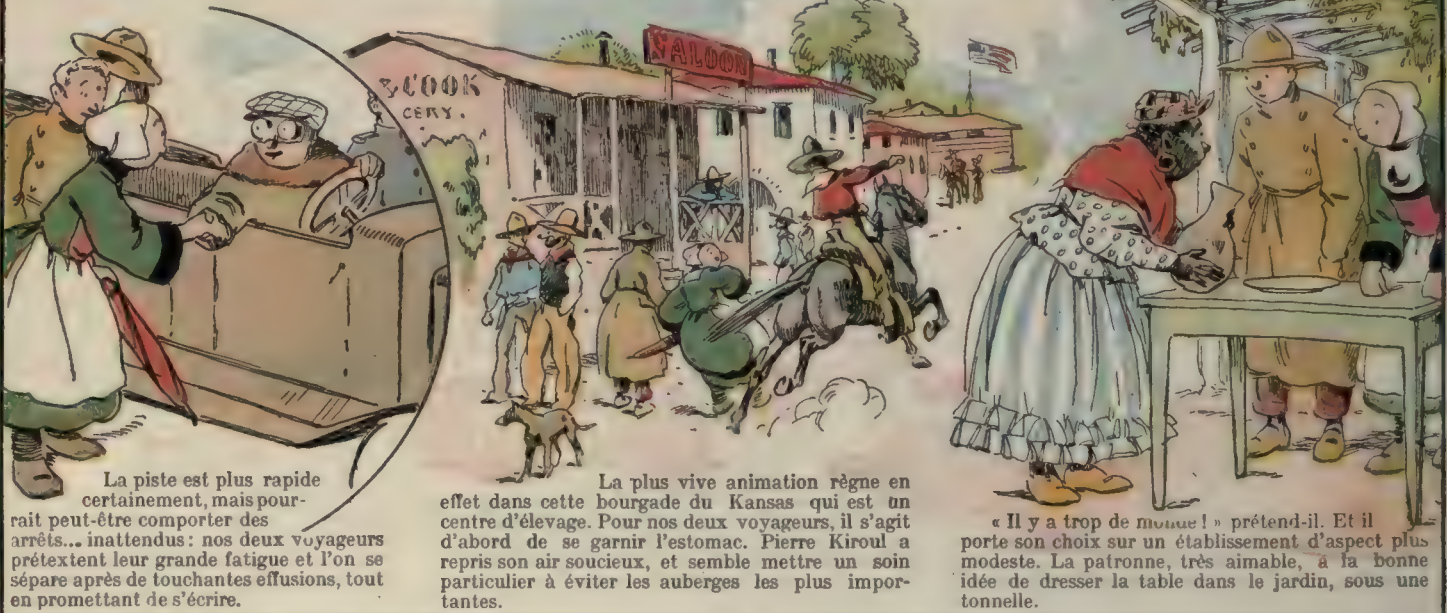


Un arrêt brusque projette tout le monde en avant; la puissante voiture s'est trouvée arrêtée dans sa course par une charrette de paysans, la dernière de toute une longue file. « Aoh! émotion! s'esclaffe Archibald Davis... et jour de marché! Nous allons contourner le village par la piste. »

« Je ne pensais pas trouver des montagnes russes en Amérique! » s'écrie Bécassine en riant. Mais elle a remarqué que cette plaisanterie, pourtant drôle, à son avis, n'a pas suffi à dérider le visage morose de son maître, et cela l'inquiète.

Elle promet de nouvelles émotions, cette piste qui descend en pente brusque, creusée d'ornières profondes, et toute semée de pierres. Pierre et Bécassine se comprennent du regard: ils ne cherchent pas les émotions exagérées, et, de plus, ils ont une mission à remplir.

« Le chemin de fer ne passerait pas ici, par hasard? » s'informe Bécassine. Archibald consulte sa carte. « Le village... Tapiokah, il s'appelle... Si, miss, un petit chemin de fer... Mais quelle lenteur! »



La piste est plus rapide certainement, mais pourrait peut-être comporter des arrêts... inattendus: nos deux voyageurs prétextent leur grande fatigue et l'on se sépare après de touchantes effusions, tout en promettant de s'écrire.

La plus vive animation règne en effet dans cette bourgade du Kansas qui est un centre d'élevage. Pour nos deux voyageurs, il s'agit d'abord de se garnir l'estomac. Pierre Kiroul a repris son air soucieux, et semble mettre un soin particulier à éviter les auberges les plus importantes.

« Il y a trop de mouue! » prétend-il. Et il porte son choix sur un établissement d'aspect plus modeste. La patronne, très aimable, a la bonne idée de dresser la table dans le jardin, sous une tonnelle.



Le décor est charmant, soleil. Le menu ne brille même façon, il est vrai, et le repas s'achève sans que Pierre ait retrouvé son habituelle bonne humeur... loin de là ! « Est-ce que c'est la santé, monsieur Pierre, qui ne va pas ? » s'inquiète Bécassine.

« Ou bien avez-vous de l'ennui parce que nous sommes encore en panne, pour la commission du ministre ? Mais M. Brown se promène en bateau, pour l'instant. » Pierre Kiroul affirme qu'il va très bien et qu'il aurait même eu de l'appétit pour un meilleur déjeuner.

Seulement, il est un peu préoccupé, en effet. « Oh rien de bien grave, ma bonne Bécassine. De simples embarras d'argent. Ça n'est pas mortel, comme dit le proverbe. Voici le café, d'ailleurs ; n'en parlons plus ! »



Bécassine n'en parle plus mais elle y pense beaucoup, tout en dégustant son café. Embarras d'argent !... Elle semble avoir soudain trouvé le remède au fond de sa tasse, et demande la permission de faire un petit tour en ville, tandis que son maître fumera son cigare.



Son maître l'ayant vivement engagée à se distraire, elle s'engage alors dans les rues de Tapiokah et parcourt les différents quartiers, d'un air très affairé.

Les principaux commerçants reçoivent sa visite. Elle est d'abord entrée dans la boutique d'un marchand de fruits et légumes, d'où elle ressort en trombe...



... pour se précipiter dans celle du pâtissier, qu'elle quitte avec ces mots : « Le plus gros possible, monsieur, et avec beaucoup de pistaches, s'il vous plaît ! » Le pâtissier est rayonnant.

Puis, c'est le tour du coiffeur-parfumeur, homme très brun et calamistré, qui la remercie d'un sourire pommadé.



Tous les négociants de Tapiokah ont le sourire, d'ailleurs, jusqu'à un vieux marchand d'antiques terrailles, qui disparaît au fond de sa boutique, derrière un inextricable et poussiéreux fouillis. Quand ce fut fini, Bécassine avait très chaud, mais elle semblait fort satisfaite d'elle-même et conclut, en s'épongeant le front : « Je crois que M. Pierre sera content et qu'il va être débarrassé de ses embarras, cette fois ! »





Pendant que Bécassine s'activait ainsi dans les rues de Tapiokah, son maître était monté dans une des chambres de l'auberge, obligeamment mise à sa disposition...

... jusqu'à l'heure du train; une sieste le tentait par cette accablante température. Son ame d'explorateur ne se sentit plus de joie à la vue d'une moustiquaire, sorte de vaste couvercle qu'un système de ficelles permettait de faire descendre sur le lit.

Les moustiques étaient absents, pour le moment, mais Pierre ne résista pas au plaisir de s'enfermer, à l'intérieur de cet appareil, dont la gaze sembla le préserver, tout au moins, de ses soucis divers, embarras d'argent ou autres, car il dormait déjà profondément, dix minutes après le départ de Bécassine. Au bout d'un quart d'heure, la patronne passa une tête inquiète dans l'entre-bâillement de la porte, le réveilla et le pria de descendre.



Dans la salle du bas, il se trouva en présence d'un gamin, porteur de deux immenses paniers, dont le contenu s'échafauda aussitôt sur la table, en une pyramide de concombres, pastèques et autres produits végétaux.



Une facture suivit, portant cette indication : « Pour M. Pierre, de la part de Bécassine. » Pierre manifesta d'abord une grande surprise, puis se résigna à payer, pensant qu'ils agissaient de provisions pour la route.



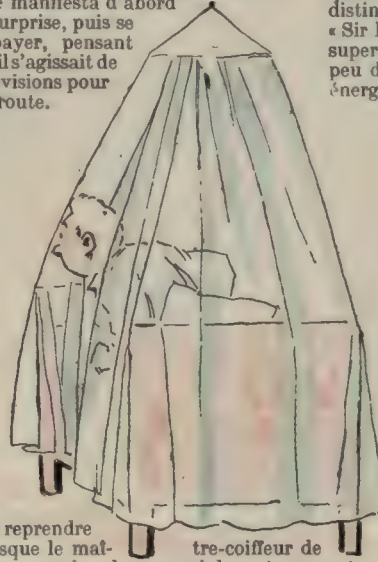
Il se préparait à réintégrer sa moustiquaire, lorsqu'un autre jeune homme, sans grande distinction, fit irruption dans la salle en réclamant « Sir Peter Kiroul » et en présentant une galette de superficie extraordinaire. Il fallut encore payer; le peu distingué livreur l'exigea avec énergie...



... et Pierre commença à souhaiter le retour de Bécassine, en vue d'explications sur ces luxueuses emplettes.



Il essayait de reprendre la sieste interrompue, lorsque le mat-tre-coiffeur de Tapiokah s'introduisit dans sa chambre, muni de sa trousse et de son sourire pommadé. « La barbe ou les cheveux ? » interrogea ce séduisant artiste. Pierre se leva d'un bond et le pria d'attendre un instant.



Il sentit la folie toute proche en rencontrant, sur le palier, un tonneau, un homme et une facture. De nouveau, il pria d'attendre, ce qui n'était pas très charitable...



... et se précipita vers les patrons de l'auberge, en les suppliant d'envoyer quelqu'un à la recherche de Bécassine. « Je crois que la voici, monsieur ! » Pierre s'élança vers la porte qui vient de s'ouvrir...

... et recule épouvanté, devant tout un assortiment de tromblons vénérables, mélangés à d'archaïques rapières. C'est le marchand d'antiquités qui, faute de personnel, est venu livrer lui-même.

Pierre s'effondre alors sur une chaise, à bout de résistance, et quand la porte s'ouvre, une fois encore, il n'a même plus le courage de lever la tête. C'est Bécassine, cependant, Bécassine qui s'arrête...

.. les deux pouds sur les hanches, pour contempler, d'un air triomphant, les marchandises amoncelées sur la table.



« Eh bien, monsieur Pierre, vous n'avez plus de tracas maintenant, bien sûr!... Vous ne me faites pas de compliments? » Cette fois, c'est trop fort.

Pierre se sent gagné par la colère; mais il reste décontenancé par l'expression de douloureuse surprise qui se répand sur le visage de sa dévouée auxiliaire. « Bécassine, ma pauvre Bécassine, qu'est-ce que viennent faire tous ces concombres, et ce coiffeur, et ce tonneau? Nous prenez-vous pour des millionnaires? » Bécassine tient à s'expliquer, car son maître a l'air vraiment fâché.

« Mais non, m'sieu Pierre... seulement, après le déjeuner, vous m'aviez dit que vous aviez trop d'argent... — ??? — Mais oui, m'sieu Pierre, des embarras d'argent, que vous avez dit. Des embarras de voitures, c'est quand il y a trop de voitures, comme ce matin, sur la route.



« Les embarras d'estomac, c'est un signe aussi qu'il y a du trop. Les embarras d'argent, c'est encore la même chose, bien sûr: trop d'argent. Alors, j'ai pensé qu'il fallait dépenser le plus possible! » Pierre Kiroul n'a pu s'empêcher d'éclater de rire.



Le porteur du tonneau, le vien antiquaire en concluent que le moment est favorable pour présenter leurs petites factures. Pierre voudrait leur faire comprendre les causes de ce malentendu, mais le coiffeur abandonne alors son sourire pommadé pour faire un vacarme effroyable. Il n'y a plus qu'à payer. « C'est la ruine! » constate Pierre en regardant...



l'intérieur de son portefeuille. — J'avais cru bien faire! soupire Bécassine. — On va tâcher de s'arranger, conclut son maître, pour la consoler. Je vais étudier la situation.



Pierre Kiroul ne peut que constater qu'elle est fort peu brillante, cette situation. Son portefeuille est vide et son porte-monnaie contient exactement la valeur de 3 fr. 85.



Mais Pierre Kiroul n'est pas homme à se contenter de cette simple constatation, et sur les pages de son carnet, il veut reconstituer les détails de la catastrophe. Bécassine suit les opérations d'un œil désolé. Entre deux additions, son maître explique : « Nous avons voyagé en zigzag...



« ... et cela nous a coûté déjà très cher. De plus, un franc de France ne vaut ici que 33 centimes. — Ce n'est pas étonnant, fait observer Bécassine, s'il y a tant de millionnaires américains ! — Au comble de la mélancolie...



... elle se laisse tomber sur une chaise et, durant de longues minutes, médite sombrement, son mouchoir à la main, le menton dans son mouchoir, tandis que...



... Pierre Kiroul aligne des chiffres. Elle se lève enfin, et, d'un pas traînant, se dirige vers la porte. « ... 37 et 8, 45... Où allez-vous, Bécassine?... je retiens 4... Vous promener ?



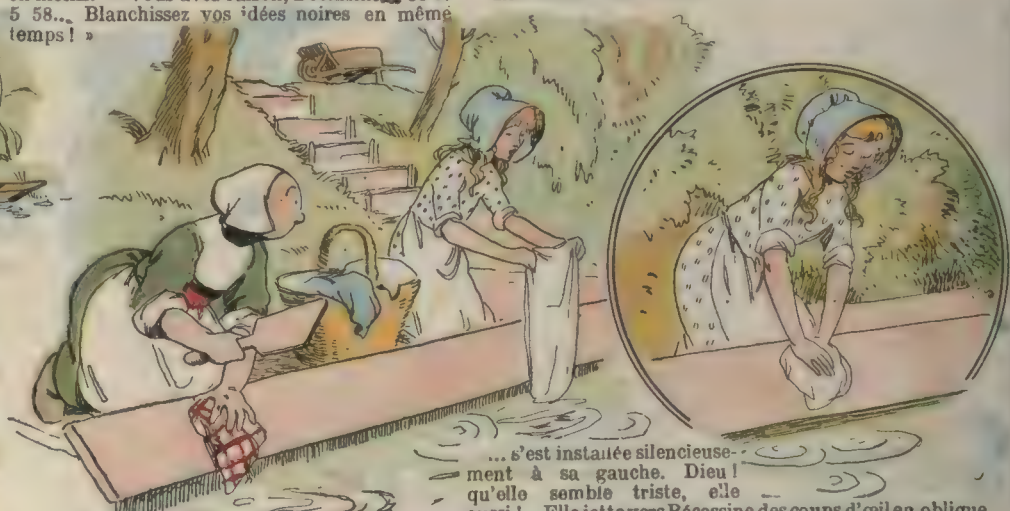
— Oh non ! M'sieu Pierre. Je vais toujours essayer de faire des économies ; je vais laver mon mouchoir, qui est sale ; donnez-moi le vôtre aussi ; ce sera déjà le blanchissage en moins. — Vous avez raison, Bécassine... 53 et 5 58... Blanchissez vos idées noires en même temps ! »



Il fait grand soleil au dehors ; cela console de bien des choses et Bécassine est déjà un peu ragailardie quand elle demande à la patronne où se trouve le lavoir. Elle lui emprunte en même temps une brosse et un battoir.



Elle n'a pas grand mal à parvenir jusqu'à la rivière et à y trouver l'emplacement réservé aux laveuses. L'endroit est désert, d'ailleurs, en ce milieu d'après-midi, et, à le constater, elle se sent reprise par la tristesse. Elle saisit le battoir d'une main sans courage...



... et frappe le carré de toile sans conviction, jusqu'au moment où elle s'arrête tout à fait, car elle vient de se découvrir une voisine, une charmante fillette de treize ou quatorze ans, qui...

... s'est instantanément silencieusement à sa gauche. Dieu ! qu'elle semble triste, elle aussi !... Elle jette vers Bécassine des coups d'œil en oblique, et toutes deux cherchent en vain le moyen de rompre le silence... Mais Bécassine a tressailli soudain, car une larme vient de rouler sur la joue de la petite laveuse et est tombée en faisant un rond dans l'eau de la rivière.



« Le plus gros chagrin que lesien !... Il n'en faut pas plus à notre amie pour oublier toutes ses peines et se sentir une âme de consolatrice. » Petite mademoiselle ! il ne faut pas pleurer comme ça. Je vous aiderai bien si vous voulez, je n'ai que deux mouchoirs à laver. »

La triste jeune fille semblait n'attendre que ces paroles pour laisser se dégonfler son cœur si gros. La joie a lui dans ses yeux humides, et tout en parlant, elle se rapproche peu à peu de Bécassine, par un savant exercice de gymnastique. Cette dernière n'a été qu'un prétexte, explique-t-elle, pour s'éloigner de la...



... maison de ses parents, située à l'autre bout de la petite ville de Tapiokah. Son père, mister Colt, un éleveur très à son aise et le meilleur des pères au fond, a malheureusement le caractère assez vif; il a fait la campagne en Europe, et de ce séjour sur le théâtre de la...

... guerre, outre de réelles notions de la langue française, il a rapporté des dispositions encore plus marquées aux accès de colère. Or le matin même, au moment de la paye, les cinq garçons qui composent son personnel ont déclaré qu'ils voulaient gagner davantage. « J'ai déjà vu ça en France, » assure Bécassine, qui ne perd pas une occasion de réconforter sa nouvelle amie. « — Oui, mais papa n'a pas voulu; il est devenu tout rouge, et il a tapé sur la table avec son poing, en criant qu'il aimerait mieux arrêter son élevage... »

« ... et devenir chemineau. » A cette perspective affreuse, la voix de la fillette s'est remplie de sanglots. « Et les méchants garçons ont tenu bon; j'ai cru que papa allait les battre... »



« ... Maman est partie dans sa cuisine, moi je suis venue ici, et nous allons devenir très pauvres !... » C'est alors un vrai torrent de larmes.

Bécassine s'est relevée d'un bond. « Non, ma petite mademoiselle, vous allez voir que non !... Attendez-moi cinq minutes seulement. Et ne pleurez plus !... »

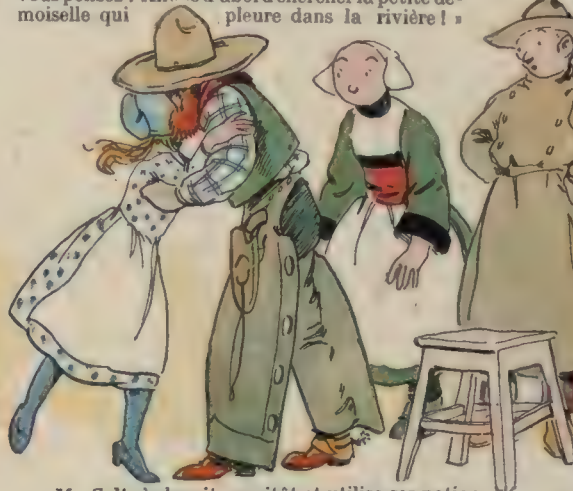
Elle s'éloigne en courant. Elle s'arrête encore au haut du chemin, pour crier : « J'ai laissé mes deux mouchoirs; ils sont propres maintenant; vous pourrez vous en servir ! »



Pierre Kiroul traversait la cour de l'auberge et se dirigeait vers le bureau du télégraphe pour demander par dépêche à M^{me} de Kercoz, sa tante, de lui faire parvenir quelques fonds, lorsqu'il reçut Bécassine en plein estomac.

Celle-ci avait maintenu son allure depuis le bord de la rivière. « Pas la peine de télégraphier, haleta Bécassine, ça va inquiéter M^{me} la comtesse. Nous allons gagner de l'argent, m'sieu Pierre, et ce sera vite fait : dans l'élevage, vous pensez ! Allons d'abord chercher la petite demoiselle qui pleure dans la rivière ! »

Sans rien comprendre, Pierre se laissa entraîner ; au lavoir. Ils retrouvèrent la fillette, qui avait enfin séché ses larmes. En arrivant près de sa maison, celle-ci préféra passer à l'arrière, de crainte que la colère paternelle ne fût pas encore paisée.



Courageusement, Bécassine frappa à la porte. Mister Colt apparut, évidemment très en colère et prêt à vociférer. Tout doucement, Bécassine déclara qu'elle apportait des nouvelles de la « petite demoiselle ».

Mr Colt s'adoucit aussitôt et utilisa ses notions de langue française. « Oh ! la méchante *petite chose*, si longtemps absente !... » Il pria ensuite Bécassine d'entrer. Pierre suivit, et la fillette aussi, à la surprise de son père qui l'embrassa sans songer à la gronder.

Bécassine fait alors ses propositions : puisque les garçons employés par M. Colt font les mauvaises têtes, il n'y a qu'à les renvoyer. « C'est déjà fait ! assure l'éleveur. — Et si vous voulez bien de nous, continua Bécassine, je crois que vous n'aurez pas à vous plaindre. Moi, je suis native de la campagne, de Clocher-les-Bécasses même... »



... et dans les chiens, les poules, les canards, je m'y connais, dans les chevaux aussi. Pour ce qui est de M.-Pierre, il connaît tout. L'éleveur se laisse convaincre par tant d'assurance...

...sans compter l'ardeur déployée par sa chère fille à faire l'éloge de Bécassine. L'engagement est conclu, et l'on se met en route pour le ranch, c'est-à-dire les terrains d'élevage.

Dans la vaste cour de l'établissement, Mister Colt demande à Bécassine : « Vous savez vous servir du lasso ? — Non, répond Bécassine, mais j'apprendrai vite. » Elle n'a aucune idée de la nature de cet objet, peut-être un produit italien pour la cuisine.

L'éleveur revient avec une corde immense, disposée en rouleau. « Voici le lasso, habituez-vous à le lancer ; cela vous servira pour rattraper les bêtes qui tenteront de s'échapper. Je vais montrer les bâtiments à M. Kiroul. » Bécassine est restée bien perplexe.



Bécassine le suivit alors vers un des bâtiments qui entouraient la cour et se trouva dans une large salle où flottaient des odeurs culinaires et variées, point désagréables dans leur ensemble. Bécassine les renifla et, dans le fond de la pièce, aperçut un fourneau de grandes dimensions; plusieurs bassines y chauffaient, sous la surveillance de Mistress Colt. Sur des tables et des étagères, miroitaient des boîtes en fer-blanc, cylindriques et innombrables, grandes, petites et moyennes. « Ici, expliqua Mr Colt, nous faisons les conserves, beaucoup de conserves ».

Le robuste Mister Colt, fort heureusement, recouvra l'usage de la parole, dès que Bécassine, au comble de la désolation, l'eut aidé à dégager sa tête du perfide cordage. « M. Kiroul s'occupera des bêtes, s'écria-t-il; pour vous-même, nous allons chercher un autre travail! »

« Ma femme fait cuire, vous mettez dans les petites boîtes avec une grande cuiller; et moi, je fermerai avec la soude. J'ai eu l'idée, pendant que je faisais la guerre en Europe...



« ... la vieille Europe aime beaucoup les conserves dans les boîtes américaines; alors, nous conservons avec tout : avec haricots, avec salsifis, avec navets, avec potirons. Mistress Colt vous montrera, pour le travail. »

Sur une table, la bonne dame déposa deux de ses grandes bassines, qui mijotaient encore et, toute souriante, tendit une louche à Bécassine. « Dans chaque boîte, beaucoup de carottes, un peu d'oignons, précisa-t-elle, et, sur les étiquettes, vous écrirez : Carottes à l'oignon. »

Puis, elle retourna à son fourneau. « Si vous mettez beaucoup d'oignons et pas beaucoup de carottes, cria-t-elle encore, il faudra écrire : Oignons à la carotte. » Bécassine se met à l'ouvrage et manie la louche et le pinceau à colle avec bien plus de succès que le lasso.



Les bassines sont bientôt vidées et remplacées par deux autres, de nuance et d'odeur différentes. Elles y connaissent assez en légumes, pour procéder au mélange, sans même demander d'explications.

Mr Colt revient à ce moment promener un nez soupçonneux sur ces excellents produits; il regarde aussi les étiquettes : « Pommes de terre à la sauce tomate. All right! »

Soudain, il sursaute : « Oh ! vilaine, horrible maladroite ! Tomates à la sauce pommes de terre ! » Bécassine explique qu'elle a cru bien faire, ayant eu la main lourde, à plusieurs reprises, pour le dosage des pommes de terre.

Mais l'éleveur s'emporte et vocifère que la vieille Europe, si friande soit-elle des boîtes de conserves américaines, ne voudra jamais avaler ce produit au titre bizarre.



Ainsi roulée et posée à terre, cette corde a l'air d'un vilain serpent. Pour l'apprivoiser, elle la déroule. Puis elle a envie de sauter à la corde, comme quand elle était petite, à Clocherles-Bécasses.

Brusquement, le souvenir lui revient des gravures qu'elle a vues dans les livres de M. Pierre, à Paris. C'est vrai ! Les « cow-boys » ! Il n'y a qu'à faire tourner la corde au-dessus de sa tête, et puis la laisser filer.

Premier essai ; ça, n'est pas fameux. La corde s'enroule autour d'elle et la ligote, tel un simple saucisson.



Deuxième essai ; ses pieds se trouvent malheureusement pris dans le nœud coulant, et elle a la fâcheuse idée de tirer dessus avec énergie.

Elle reste atterrée, et... atterrie. Mister Colt et le maître de Bécassine, superbement transformé, passent à ce moment. « Je ne sais pas encore tout à fait, mais je vais y arriver ! » leur crie-t-elle...

... en se remettant vivement sur pieds. « C'est égal, quand il faudra que je fasse ça à cheval ! » songe-t-elle avec angoisse. Du même coup, la manœuvre à pied lui semble enfantine.

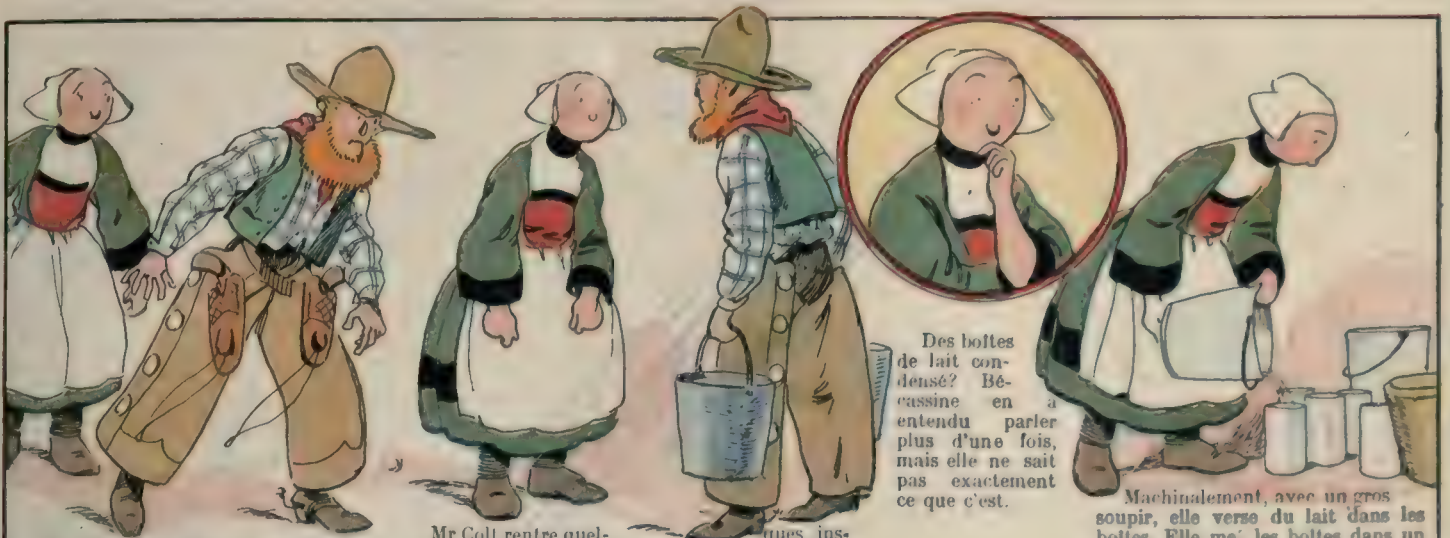


Sans difficulté, cette fois, elle fait tourner la corde ; le mouvement s'accélère peu à peu ; ça siffle même.

Bécassine se sent une âme de « cow-boy » ; elle pousse un cri guttural et « laisse filer » entre ses mains.

Un autre cri répond au sien, derrière la palissade qui borde la cour. L'écho peut-être ?... Non, car en tirant à soi, elle éprouve une forte résistance, et c'est un hurlement, cette fois, qui se fait entendre.

Au-dessus du mur, apparaît alors un terrible visage, rouge, congestionné, avec des yeux furibonds : Mister Colt ! Horreur ! Bécassine a attrapé son patron au lasso !



Mr Colt est coléreux, mais point méchant. Il suspend la fabrication, et sort à grandes enjambées. « Je m'y perds aussi, moi, dans tous ces mélanges, » murmure Bécassine en considérant les boîtes.

Mr Colt rentre quelques instants après, armé de deux grands seaux remplis de lait. « Nous conservons aussi avec le lait, explique-t-il; nous faisons des boîtes de lait condensé. Ce sera facile pour vous; d'abord le lait dans les petites jerevien-drai.»

Des boîtes de lait condensé? Bécassine en a entendu parler plus d'une fois, mais elle ne sait pas exactement ce que c'est.

Machinalement, avec un gros soupir, elle verse du lait dans les boîtes. Elle met les boîtes dans un panier, qui se trouve là, à terre; elle attache un morceau de ficelle à l'anse du panier...



... accroche l'autre extrémité de la ficelle à un clou qui sort du mur, un peu au-dessus de sa tête; laisse pendre le panier, puis imprime à l'ensemble un mouvement de va-et-vient...

... de plus en plus rapide. D'un œil très satisfait, elle suit les cabrioles du panier, déjà tout éclaboussé de lait, quand Mr Colt fait irruption. C'est la surprise, cette fois, qui l'étrangle, après le lazzo.

Une demi-minute lui est nécessaire avant de pouvoir s'exprimer: « Oh! malheureuse, qu'est-ce que c'est? Qu'est-ce que je vois? »

« Des boîtes de lait qu'ont dansé, » répond gentiment Bécassine, en persévérant dans sa manœuvre. Mr Colt ne sait pas assez le français pour comprendre l'horrible méprise. Sincèrement, il croit à la folie de son employée...



... jusqu'à ce que Pierre Kiroul, arrivant sur ces entrefaites, ait réussi à lui expliquer les motifs de cette méthode originale. Bécassine comprend aussi; elle laisse descendre son panier jusqu'au sol, et son amertume...

... s'exhale d'un seul trait. « J'aime mieux pas continuer, monsieur. Ça doit être très bon, je ne dis pas le contraire, tout ce qu'il y a dans vos belles boîtes. Mais par chez nous, en Bretagne, j'ai toujours vu les légumes aller tout droit... »

« ... du potager à la marmite, et le lait de la vache à la laiterie. Je sens bien que je ne ferais que des bêtises. » Pierre Kiroul, de son côté, a failli se faire transpercer par un boucl récalcitrant. Mr Colt préfère payer ses deux épauémères employés.

Il les paye largement d'ailleurs, en proportion de leur bonne volonté; le séparation a lieu dans les meilleurs termes. Et le lendemain, au petit jour, nos deux amis se retrouvaient une fois de plus dans un wagon.



PIERRE KIROUL. « Eh bien non, décidément, j'ai beau chercher partout dans le journal : Déplacements, Hôtels, Mariages, Élégances, pas de nouvelles le M. Brown. Je crois tout de même que nous sommes dans la bonne direction.

« Aie! Quoi? Un tamponnement? — BÉCASSINE: Non, m'sieu Pierre, mais regardez ici! — PIERRE: Où ça, ici? Je ne vois rien, j'ai tout le journal dans l'œil. — BÉCASSINE: Il faudrait que vous lassiez le tour, monsieur Pierre!

PIERRE: Non, Bécassine, si je fais le tour, il n'y aura plus personne pour tenir le journal. Venez plutôt de mon côté. (Il retourne son journal). — PIERRE et BÉCASSINE, lisant ensemble: « Directeur Washington-Cinéma, Chicago, demande deux employés intelligents et travailleurs. Très pressé; ne pas écrire... »

... se présenter : 37 rue, N° 152. Voilà pour nous !... » Ce dialogue animé avait lieu à mi-chemin, entre la petite ville de Tapiokah et la grande cité de Chicago, où Bécassine et son maître avaient décidé de s'arrêter, parce que ce trajet correspondait exactement à la somme qui leur avait été remise par le brave Mr Colt.

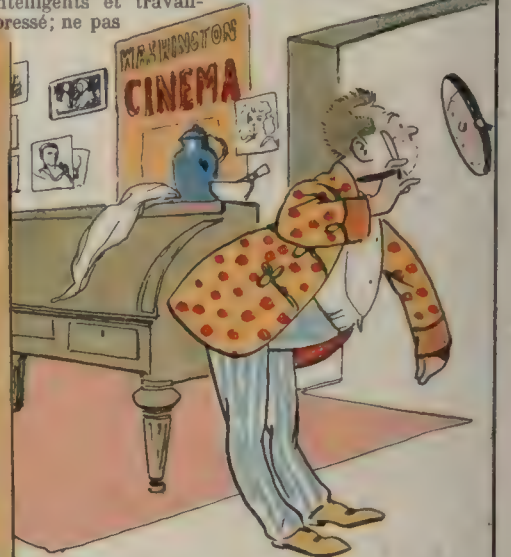
MANAGER



L'annonce découverte par Bécassine, c'était donc l'espérance de pouvoir aller jusqu'à New-York après quelques journées de travail et d'y joindre — enfin! — M. Brown, revêtu sans aucun doute de San-Francisco. Un quart d'heure après leur arrivée, nos deux voyageurs se trouvaient devant l'entrée du Washington-Cinéma.



Le calme régnait dans l'établissement, à cette heure, et grâce à de gigantesques flèches bleues surmontées d'inscriptions, ils n'éprouvèrent aucune difficulté à parvenir jusqu'au cabinet du directeur.



Celui-ci, dans une tenue singulière, se livrait à une occupation inattendue. « J'écoute, dit-il sans se retourner. — C'est pour les employés intelligents et travailleurs, hasarda alors Bécassine. — Oui, bon!... Cette eau chaude est un peu loin. »



Sur le coin de son bureau, le maître de Washington-Cinéma prit un bol de métal qui contenait de l'eau tiède, ainsi qu'un blaireau, et confia le tout aux mains de Bécassine. « Certificats! » demanda-t-il brusquement.



« Nous n'en avons pas, monsieur le directeur, répondit Pierre, parce que... — Bon, très bien! Coupa le directeur. Chez les concurrents, nous n'auriez pris que de mauvaises habitudes.



« ... Toujours beaucoup à faire au Washington-Cinéma; je suis obligé de me raser pour chaque représentation. Je vous engage. D'abord, nettoyage de la salle, pour la séance du soir. Suivre les flèches rouges et voir le chef de matériel. »

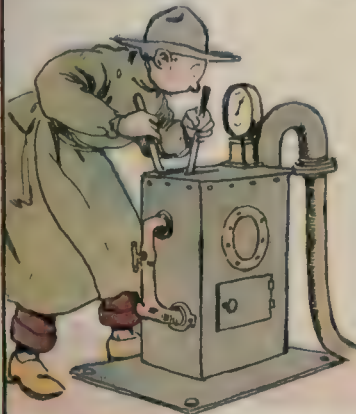


Un peu étourdis, les deux nouveaux employés suivent les flèches rouges à travers tout un réseau de couloirs et d'escaliers. Bécassine songe avec inquiétude qu'il y a vraiment longtemps qu'elle n'a manié plumeau ou balai, mais son maître relève sa confiance aussitôt.

Au bout des flèches rouges se trouve, en effet, le chef de matériel. Quelle chance ! le balayage de la salle s'opère au moyen d'un « aspirateur » : le nettoyage par le vide est la chose la plus aisée du monde. Pierre Kiroul surveillera la machine, placée au sous-sol...

... et d'un maniement fort simple : deux leviers, un cadran. De la machine, part un long tuyau...

... à l'autre bout duquel vont opérer Bécassine et une sorte de vaste cornet. Sous l'action de la machine, les moindres grains de poussière seront aspirés par le cornet.



Pierre est ravi de se voir à la tête d'une mécanique aussi docile. Les yeux fixés sur la petite aiguille du cadran, il ne tarde pas à se laisser tenter par les grandes vitesses; la tâche de Bécassine ne pourra d'ailleurs que s'en trouver facilitée.



L'aspirateur fait alors entendre un ronflement puissant et, entraînant Bécassine, semble vouloir avaler tout ce qui se trouve à sa portée : tentures, tapis ou fauteuils. L'air de la salle paraît secoué par les convulsions d'un ouragan.



Bécassine, après tout, n'a pas l'habitude de manier les ouragans; affolée, elle s'approche de la sortie. Les papiers et les billets éparés sur le bureau du contrôle prennent leur vol, comme une troupe d'oiseaux multicolores et disparaissent en un clin d'œil. Cela devient grave !... Quelqu'un enfin ! C'est le directeur, lui-même, qui n'a pas le temps de se tenir son...



... chapeau, un superbe canotier, d'une immaculée fraîcheur. O joie ! cet objet de gros calibre forme couvercle et suffit pour ramener le calme dans l'atmosphère.



Le directeur se précipite au sous-sol et arrête immédiatement la fougueuse machine.



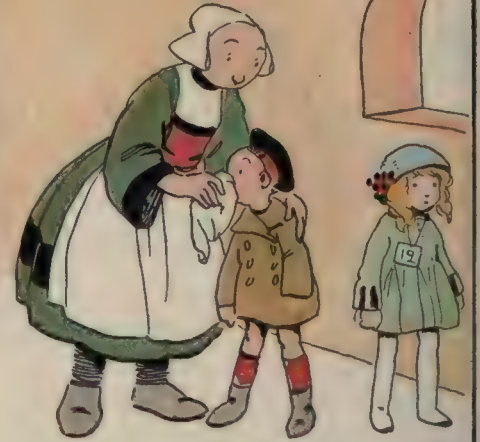
Les billets du Washington-Cinéma aspirés avec les grains de poussière, sont à l'état de galette, dans le fond de la machine. « Ça tient nous de place, constate le directeur avec calme; mais il n'y en a pas besoin au sous-sol. »



Les matinées du jeudi, spécialement consacrées à la jeunesse, attirent toujours beaucoup de monde au Washington-Cinéma : mères de famille, collégiens et fillettes en vacances se pressent au guichet pour admirer le nouvel épisode de la Reine du Far-West, ou la dernière création du désopilant Charlot.



Le directeur du Washington-Cinéma porte un peu partout le coup d'œil du maître. Il s'attarde particulièrement à l'inspection du vestiaire, dont Bécassine a été promue directrice. Tout est prêt, d'ailleurs, pour recevoir des dizaines de chapeaux et des bataillons de parapluies.



Mais une tâche plus délicate encore est réservée à notre amie. Comme beaucoup de théâtres et magasins américains, le Washington-Cinéma comporte une pouponnière annexée à son vestiaire, où les mamans peuvent, en toute sécurité, déposer leurs bébés pour la durée de la représentation. Par un large guichet capitonné, les jeunes clients commencent d'ailleurs à affluer.



Pour éviter de désastreuses erreurs, Bécassine remet un numéro à chaque maman et attache au cou de chaque baby un carton portant le chiffre correspondant. Elle reçoit en même temps les recommandations les plus minutieuses. « S'il crie trop fort, précise la maman du N° 16, en fendant une petite marmite, deux cuillerées de bouillie... deux... mais pas plus. »



Le N° 17 est un « grand », lui, d'au moins deux ans. Son allure est vigoureuse et décidée. Sa mère et sa grande sœur semblent très surexcitées à l'approche du spectacle. « Nous comptons sur vous, William, pour ne pas nous déranger pendant les films, surtout pendant la Reine du Far-West; nous viendrons à l'entr'acte. »

Une sonnerie vient d'annoncer le début de la représentation. Aucun baby n'apparaît plus au guichet.



Après quelques démêlés, Bécassine réussit à ranger ses administrés en une seule ligne, et dans l'ordre des numéros. Elle les compte et les recompte: 23!... Quelle responsabilité tout de même!



Grâce à une distribution de jouets, un calme bonheur tend à régner dans le vestiaire-pouponnière, lorsqu'un différend surgit soudain entre les N° 8 et 9, et ne tarde pas à dégénérer en assaut de boxe.

Bécassine se précipite et s'efforce de ramener les deux adversaires à la raison. Malheureusement, le vigoureux N° 17 profite de cette occasion pour se dresser sur ses jambes et faire un petit tour dans le local voisin...



...du côté des manteaux et des parapluies. Ce coin est vraiment délicieux, et répond aux goûts du vigoureux N° 17. Les casiers se prêtent à des exercices sportifs très variés...



... et les plus aimables fantaisies sont possibles, à titre d'intermèdes, grâce à tous ces numéros qui se balancent au bout de leurs ficelles.



Cependant, le conflit entre les N° 8 et 9 ayant pris fin, Bécassine, une fois de plus, a parcouru des yeux la turbulente rangée... Oh! mon Dieu!... il y a un vide, maintenant, entre le 16 et le 18!... Bécassine cherche le N° 17 avec inquiétude, puis avec angoisse. Le N° 17 ne s'en doute guère évidemment, pas plus, d'ailleurs, que sa maman et sa grande sœur qui, au second rang des fauteuils, suivent avec une émotion grandissante les aventures de la Reine du Far-West.

L'épisode de cette semaine est passionnant, et déroule sur l'écran des péripéties vraiment tragiques. Mais un personnage imprévu apparaît soudain, une imposante silhouette, une « ombre chinoise », qui semble la proie d'une vive agitation. C'est Bécassine — nos lecteurs l'auront plus vite reconnue que les spectateurs du Washington-Cinéma. Bécassine...

... dont les recherches sont restées vaines et qui a fait irruption dans la salle : « La maman du N° 17, s'il vous plaît... parce que le N° 17 est perdu ! » crie-t-elle du haut des gradins, et sans se rendre compte qu'elle est sur le passage du rayon lumineux.



Un murmure d'inquiétude a couru parmi les mamans des derniers rangs qui ont seules entendu, et se sont vite rassurées, par un simple coup d'œil sur leur « numéro » de pouponnière. La musique a couvert la voix de Bécassine pour tout le reste de l'assistance, et l'ombre chinoise a rapidement disparu...



... car le directeur du Washington-Cinéma vient de se précipiter vers son employée : « Attention!... le film!... le projecteur!... vous bouchez le projecteur... Chercherai avec vous le N° 17... le retrouverons. »



Les exploits de la Reine du Far-West ont ramené à eux l'attention générale et paraissent devoir en bénéficier jusqu'à la fin, lorsque la voix de Bécassine déchire de nouveau le silence, claironnante, cette fois, et victorieuse de l'orchestre : « Que la maman du N° 17 soit tranquille, le N° 17 est retrouvé; il était pendu à un clou! » Un cri d'angoisse retentit au deuxième rang des fauteuils.



Pendant la foule qui réclame la lumière, et qui commente avec passion ce tragique incident, le pauvre maman du N° 17 s'élance dans la direction de la pouponnière. Elle trouve Bécassine et le directeur en contemplation...



... devant un superbe parapluie, effectivement pendu à un clou et orné du N° 17, le même qui se balançait au cou de William, quelques instants auparavant, et dont le vigoureux jeune homme a eu la malencontreuse idée de se débarrasser au cours de ses débats fantaisistes.



Toute à sa joie, Bécassine avait oublié qu'elle cherchait un enfant, non pas un parapluie. Mais William vient arranger les choses, en se jetant dans les bras de sa famille. « Quelle émotion vous nous avez donnée ! lui dit sa mère en l'embrassant. William, vous êtes encore plus dramatique que la Reine du Far-West ! »



La troisième journée du séjour de Bécassine et de Pierre Kiroul au *Washington-Cinéma* semblait devoir s'achever de façon plus calme que les précédentes, lorsque le téléphone fit entendre un appel impérieux.



Préposé depuis la veille aux fonctions de téléphoniste, Pierre bondit vers l'appareil. « Allô ! *Washington-Cinéma* ? nasilla une voix lointaine... — Oui, monsieur !. — Prière de me garder pour ce soir un fauteuil de cinquième rang, au nom de M. Brown... Allô ! vous m'entendez?... Je dis M. Brown, Harris, Michigan-Hôtel, parce qu'il y a beaucoup de Brown !.. Merci ! » Un bruit sec indiqua que la conversation était terminée.



Il se peut, en effet, qu'il y ait beaucoup de messieurs Brown en Amérique, mais aucun certainement même en chair et en os, n'aurait pu émuover Pierre Kiroul, comme venait de le faire ce Mr. Brown en particulier, invisible au bout du fil.



« Harris, Bécassine ! » Il a dit Harris, articula Pierre enfin. — Harris ? — Mais oui, M. Harris Brown, qui attend la lettre du ministre ! Et je n'entends plus rien il n'a pas attendu ma réponse ! » Deux minutes de conférence...



... suffirent aux envoyés du ministre des Affaires Etrangères de France pour prendre une décision. C'est Bécassine qui profiterait de sa liberté jusqu'à la représentation du soir pour s'acquitter de la délicate mission.



Quelques instants plus tard, elle s'élançait hors du *Washington-Cinéma*, tournait instinctivement à droite, et marchait pendant dix minutes, surexcitée au dernier degré, de se sentir si proche du but tant poursuivi. Puis le calme revint dans ses idées, et, alors seulement, elle se préoccupa de la situation exacte du Michigan-Hôtel.



Pour la première fois de sa vie, Bécassine entra seule dans un café, y commanda d'abord l'*Annuaire de Chicago*, puis une boisson — il le fallait bien — que, dans son émotion, elle appela un *biscuit de soldat*...



... au lieu de *whisky and soda*. Sa mémoire ne lui avait fourni que ce nom, sans qu'elle sût même de quoi il pouvait s'agir. Le garçon lui objecta la loi contre l'alcool.



Elle demanda alors une tasse d'eucalyptus, qu'elle ne put boire, parce qu'elle était brûlante, trouva l'adresse exacte du Michigan-Hôtel, et, reprit sans tarder sa marche rapide. Elle était sur le bon chemin, heureusement...



... et, peu de temps après, elle avait la joie de trouver devant le bureau de l'hôtel. Un garçon y siégeait, profondément endormi. Bécassine frappa quelques petits coups sur le dessus du bureau, et cet homme leva la tête, sans interrompre complètement son sommeil. « Mr. Harris Brown, s'il vous plaît ? demanda Bécassine. — N° 86, marmotta le dormeur... Oh ! je dois téléphoner de sa part au *Washington-Cinéma* !... »



— C'est justement moi, le cinéma, monsieur. — Quelle chance ! » Annota l'engourdi personnage, en faisant effort pour maintenir ses paupières ouvertes...



... et en saisissant le cornet du téléphone : « Mais non, monsieur, puisque je suis là ! » interrompit Bécassine.



« C'est vrai ! Eh bien, Mr. Brown vient de partir à l'instant pour New-York, parce qu'il a reçu une dépêche, et il m'a dit de téléphoner, bien vite... au Cinéma... — Ma Doué ! » fait simplement Bécassine, mais sur un tel accent que le garçon du Hôtel s'est réveillé tout à fait.



Sans se permettre d'inutiles lamentations, Bécassine pense qu'elle pourrait arriver à temps à la gare. Elle demande le signalement de M. Prown.



Le garçon fournit les détails qu'a pu lui révéler l'exercice de sa profession: Mr. Brown laisse toujours un tas de papiers sur le parquet de sa chambre...



... il porte des chaussures avec des talons en caoutchouc, tout neufs. A part cela, Mr. Brown est chauvé. En taxi-auto, Bécassine parvient rapidement à la gare, où règne la plus grande animation. Sans se laisser décourager, elle inspecte attentivement, et de fort près, les pieds de toute la file des voyageurs qui se préparent à prendre leur billet.

O joie ! Voici enfin, un gentleman dont les talons sont doublés d'une épaisseur de caoutchouc neuf.

Les regards de Bécassine se portent immédiatement à l'extrémité opposée. Pourvu que le gentleman n'ait pas de cheveux ! Avec ces grands chapeaux, on ne peut rien voir ! Bécassine examine de tous les côtés et sous tous les angles. Tout le monde rit.



... sauf le gentleman qui se sent ridicule, et qui demande à Bécassine ce qu'elle veut de lui. Ma foi, tant pis ! Bécassine se risque : « Un petit mot seulement, mister Brown. »

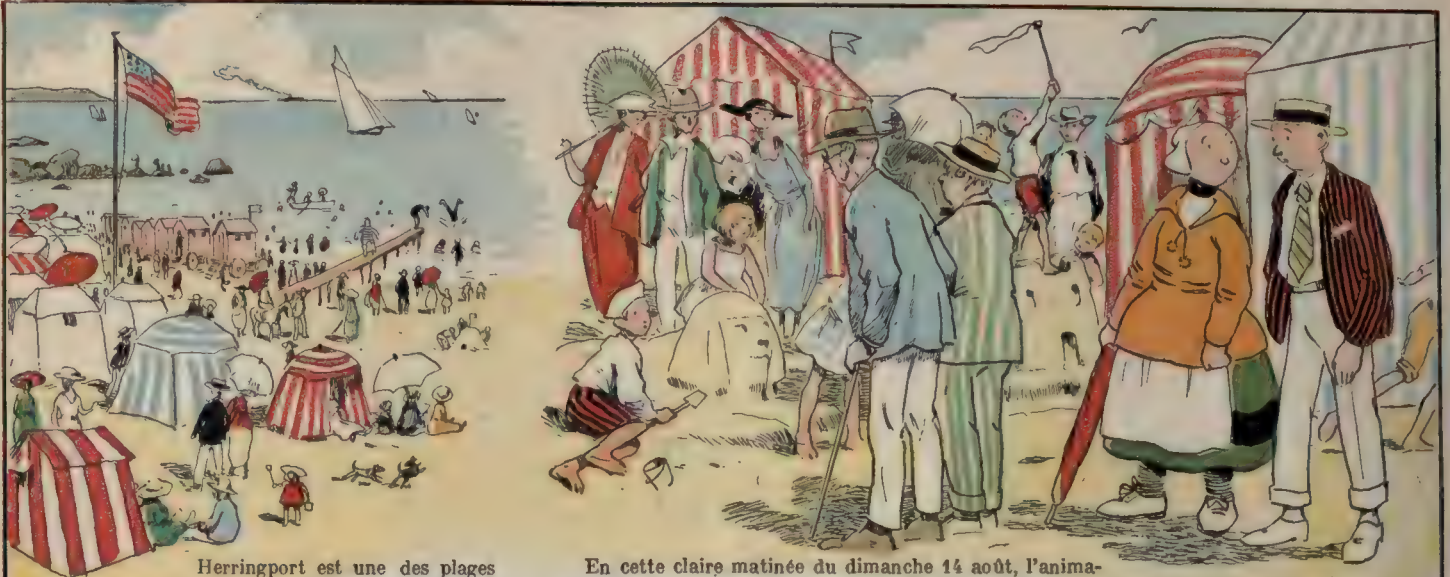


Le monsieur est très étonné. « Excusez-moi, mademoiselle, mais j'esuis

Mr. Smith, fabricant de caoutchouc, et j'ai accompagné Mr. Brown avec lequel je viens de traiter une splendide affaire. Maintenant je prends des renseignements pour me rendre demain dans mes plantations. Le voici qui part, Mr. Brown ! »



Un train ébranle la gare, en effet. Mr. Smith salue respectueusement. Il a de beaux cheveux frisés. Quel désastre !... Mais il connaît Mr. Brown. C'est déjà quelque chose !...



Herringport est une des plages les plus appréciées des New-Yorkais. Les tentes et les parasols semblent à l'étroit sur sa vaste grève, et les trains y déversent, chaque samedi, des centaines de « papas », heureux de quitter le bureau pour la famille, jusqu'au lundi matin.

En cette claire matinée du dimanche 14 août, l'animation y est plus extraordinaire encore. C'est le concours de sable, et des groupes se forment en discutant, devant les fortresses, bateaux ou autres chefs-d'œuvre des jeunes architectes. Quoique l'assistance soit distinguée dans son ensemble, deux personnes retiennent plus particulièrement l'attention par leur tenue d'une rare élégance. Mais oui... Bécassine et Pierre Kiroul, qui n'ont fait que passer à New-York en date de la veille, y ont appris le départ de M. Brown vers les bords de l'océan et l'ont suivi par le premier train du matin.



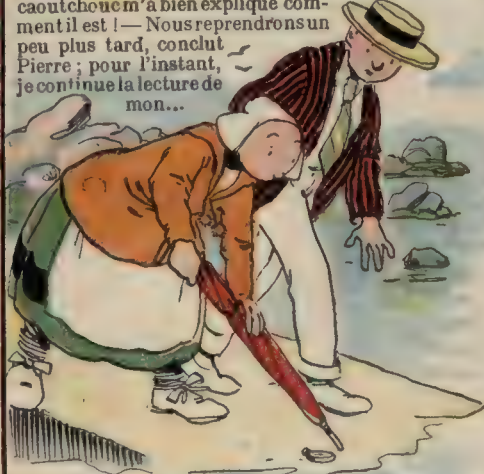
« Je suis sûr qu'il n'est pas ici, affirme Bécassine à son maître; le marchand de caoutchouc m'a bien expliqué comment il est ! — Nous reprendrons un peu plus tard, conclut Pierre; pour l'instant, je continue la lecture de mon...



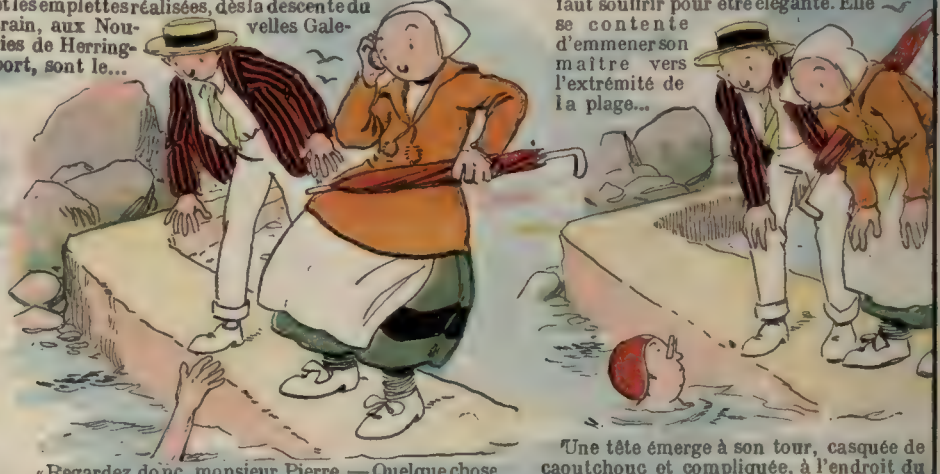
«...courrier. » Il tira de sa poche le volumineux paquet l'At-sage.

de lettres qui s'étaient amoncelées à l'antic-Hôtel, et qu'il a prises au passage. M^{me} de Kercoz, sachant ce que les voyages de son neveu comportent d'imprévu, agglissa quelques billets de banque dans une de ses premières missives; et les enveloppes réalisées, dès la descente du train, aux Nourries de Herringport, sont le...

... résultat de cette généreuse idée. A dire vrai, un vêtement de laine ne s'imposait pas par cette température. Mais Bécassine sait qu'il faut souffrir pour être élégante. Elle se contente d'emmenerson maître vers l'extrémité de la plage...



...où doivent régner plus de fraîcheur et de tranquillité. Ils s'engagent sur une petite estacade, que viennent doucement lécher les flots de la marée haute. Bécassine se baisse soudain :



« Regardez donc, monsieur Pierre. — Quelque chose pour ma collection? — Mais, non une montre... et qui marche : 11 heures et demie !... Oh ! ma Doué ! » Une main vient de sortir de l'eau, puis un commencement de bras. La main cherche : le bras s'allonge.

Une tête émerge à son tour, casquée de caoutchouc et compliquée, à l'endroit du nez, par un dispositif bizarre. Deux secondes de contemplation, puis des noms s'entrecroisent : « Misse Bécassine ! — Monsieur Archibald ! — Mister Kiroul ! »



Un paquet d'eau l'a forcé d'arrêter un instant. «... que je restasse plus de 2 minutes, 35 secondes sous l'eau. Personne n'a encore pu le faire; c'est le record du monde, et je voudrais le battre. J'obtiens de bons résultats, d'ailleurs, en me bouchant le nez avec une pince à linge. Le difficile, c'est de regarder la montre à travers l'eau. — Surtout que je l'avais enlevée, » confesse Bécassine, pleine de remords.

Il s'agit bien du gros et millionnaire jeune homme, rencontré sur les routes du Kansas. « Je fais de l'entraînement, explique Archibald Davis; je fais de l'entraînement pour la plongée. C'est demain le concours de natation et il faudrait que je restasse... »

La tentative est reprise, après une courte délibération, et avec un grand perfectionnement, dû à l'imagination de notre amie qui attache une ficelle autour du poignet d'Archibald, et garde l'autre extrémité à la main. Au bout de 2 minutes 35 secondes, elle tirera sur la ficelle pour indiquer au plongeur que le record du monde a été atteint.

1 minute 30 secondes... C'est Pierre qui tient le chronomètre. Bécassine ne peut s'empêcher de songer qu'avec un bouchon ferait une bonne pêche à la ligne. 2 minutes... « Pauvre monsieur, c'est long ! soupire-t-elle 2 minutes, 20 secondes... »



Pierre a le sourire du triomphe. « 2 minutes 35... 36... 37 ! lance-t-il avec joie. Le record est battu ! » Bécassine tire un coup sec. Rien ne vient. Elle tire encore. La ficelle n'est pas détachée, pourtant, car on sent une résistance.

« Laissez ! intervient son maître. M. Davis veut établir un record qui ne risque pas d'être battu. » En effet : voilà 3 minutes, à présent, qu'il se tient au-dessous du niveau de la mer !... Une surface rouge et luisante apparaît soudain à quelque vingt mètres de l'estacade.

C'est le bonnet. La tête suit, presque aussi rouge. « Battu ! archi-battu ! » gesticule Pierre Kiroul. Le recordman rejoint à grandes brassées. C'est la victoire !



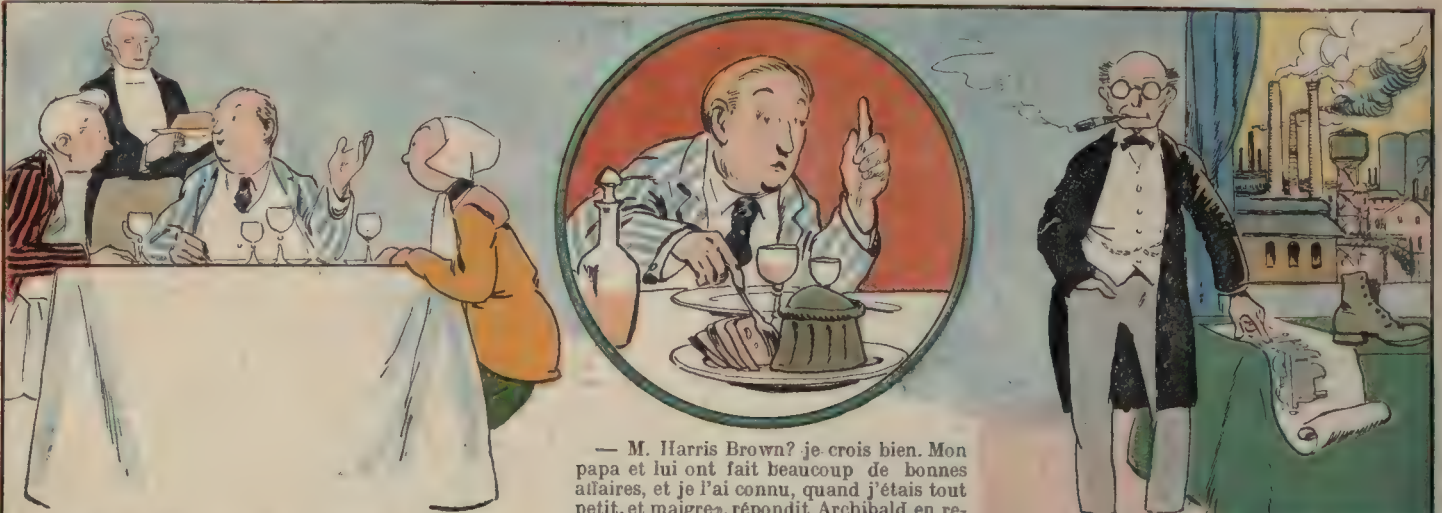
Terriblement essoufflé, il enfle son peignoir. Pierre le serre dans ses bras, ce qui n'est pas pour le remettre. Bécassine est très heureuse, aussi, mais ne comprend pas très bien. L'idée lui vient enfin de sortir sa ficelle de l'eau. Ah ! bien, par exemple !... ça résiste toujours !



« Oh ! le monstre ! » C'est un crabe qu'elle extrait de l'Océan, un crabe énorme, qui a coupé la ficelle et y a empêtré ensuite ses grosses pattes maladroites.



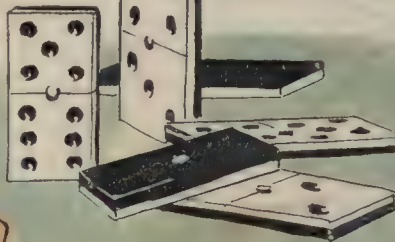
Avant de le rendre à son élément, Archibald Davis le flatte doucement de la main. « C'est grâce à lui que j'ai battu le record du monde. Pourvu que je puisse recommencer demain, au concours ! — Toujours pas avec moi, monsieur Archibald, s'écrie Bécassine; même sans être dans l'eau, j'ai cru que j'allais étouffer ! »



Archibald Davis avait tenu à célébrer ce prodigieux exploit sportif en retenant ses partenaires à déjeuner : « Je suis commissaire des fêtes d'Herringport », explique-t-il vers la fin du plantureux repas. Bécassine avait dressé l'oreille : « Commissaire ? Bien sûr, alors, que vous pourrez nous renseigner sur M. Brown.

— M. Harris Brown ? je crois bien. Mon papa et lui ont fait beaucoup de bonnes affaires, et je l'ai connu, quand j'étais tout petit, et maigre », répondit Archibald en reprenant une appréciable quantité de pâte à la tortue. Pierre et Bécassine apprennent alors que M. Brown est un homme d'une extraordinaire activité commerciale. Après avoir débuté comme auxiliaire-comptable dans une usine de moutarde en poudre...

... il dirige, à l'heure actuelle, plusieurs entreprises de vastes proportions, s'occupant aussi bien des talons en caoutchouc que des fournitures d'acier pour locomotives. Il est président de plusieurs grands comités industriels. Il passe au travail des journées entières et consécutives...

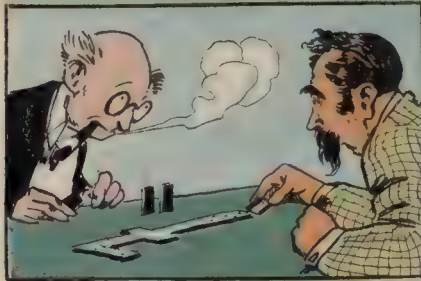


Ce travailleur infatigable ne connaît qu'un délassément, n'admet qu'une distraction. M. Harris Brown joue... aux dominos. Il y joue avec ferveur, avec passion.



Il y joue en maître, aussi, et a fondé une association très florissante, le « Club des Joueurs de Dominos », qui a son siège dans un luxueux immeuble de New-York. Il en est le président très respecté et réputé imbattable, jusqu'à ce jour de la semaine dernière où un défi fut...

... à la suite desquelles le plancher de son cabinet est recouvert d'une couche épaisse de feuilles de papier, noircies de son écriture. Bécassine se souvient à ce sujet du renseignement donné par le somnolent garçon du Michigan-Hôtel.



... lancé par un amateur chilien. « Quelle émotion ! conclut Archibald. J'ai rappelé M. Brown de Chicago, par télégramme, et organisé aussitôt le championnat, qui va...



... prendre fin tout à l'heure. Les deux adversaires luttent depuis neuf heures du matin, enfermés dans une salle avec les seuls arbitres et quelques sandwiches. Quand nos trois inséparables pénétrèrent dans les jardins du casino, le triomphe de M. Brown vient d'être proclamé.



L'enthousiasme est immense. A l'intérieur, c'est la bousculade. « Oh ! pardon, mademoiselle ! » fait tout à coup une voix aux oreilles de Bécassine. Comme ces mots ont été prononcés avec le plus pur accent français, Bécassine tourne la tête.



Une émouvante cérémonie se déroulait à ce moment dans la salle des fêtes du Casino. Sincèrement fier de sa victoire, un verre d'orangeade à la main, M. Brown prononçait une allocution devant le Club des Joueurs de Dominos, au grand complet. Il était en train de tracer l'historique du noble jeu de dominos, lorsqu'un valet de pied s'approcha discrètement et lui glissa quelques mots à l'oreille.

« Monsieur Clair-Antilope ! Vous jouez aux dominos, vous aussi ? — Non pas, mademoiselle Bécassine, mais je m'occupe du buffet. Je ne suis plus Peau-Rouge; je suis pâtissier maintenant, établi dans le pays, avec l'aide de M. Brown, et je viens voir si tout marche bien, car M. Brown veut s'en retourner tout de suite à Chicago. »

Le sang de Bécassine n'a fait qu'un tour. Ah ! non, par exemple, pas cette fois !... Elle rattrape son maître et le met au courant en deux mots.



Au même moment Bécassine et Pierre Kiroul se sont encadrés et agités à la main l'un et l'autre. « J'ai le grand plaisir de vous annoncer, messieurs, reprend l'honorable président, que le gouvernement de la République Française a tenu à s'associer à cette solennité, et je vous demande de le remercier dans la personne de ses sym- pathiques délégués présents parmi nous. »

Sur un signe de M. Brown, la *Marseillaise* est exécutée par l'orchestre. Le président termine ensuite son allocution au milieu des applaudissements; des marques de vive déférence sont prodiguées à Pierre Kiroul et à Bécassine.

Cette dernière profite d'un moment d'accalmie : « Nous n'avons pas osé arrêter un si beau discours, monsieur; seulement, ce n'est pas pour les dominos... »



« ... que nous sommes venus en Amérique. » Pierre Kiroul remet le pli. M. Brown l'ouvre, le parcourt et part d'un bon rire. « En effet, dit-il, en usant courtoisement de la... »

... langue française. Votre ministre me demande de vous confier un petit objet qui est resté entre mes mains, lors de son dernier séjour dans notre pays. Je vais vous le donner tout de suite. — Qu'est-ce que c'est ? ne peut s'empêcher d'interroger Bécassine. — C'est une blague ! dit M. Brown, en s'éloignant vers le vestibule.

Les deux délégués du gouvernement français ouvrent des yeux pleins d'inquiétude. M. Brown revient presque aussitôt; il tient à la main une superbe blague à tabac. « Elle est restée dans la poche de mon pardessus, explique-t-il, depuis l'Exposition de Cincinnati. Je présidais le banquet... »

... comme président du Comité. Votre ministre, député à ce moment, et venu avec plusieurs de ses collègues, était à ma droite, et après le café, je me suis aperçu qu'il avait oublié cette belle blague. — Ah ! fait Bécassine rassurée; j'avais pour que nous ayons fait le voyage pour rien ! »



Vers 3 heures de l'après-midi, le lendemain de la triomphale journée, Bécassine et son maître considéraient attentivement les inscriptions à la devanture d'une pâtisserie. Ils se rendaient à l'invitation de Charles Fennik...



... tout fraîchement installé dans la principale rue d'Her-ringport, grâce au généreux concours de M. Brown. Le jeune patron les attendait, en effet, aussi blanc dans son costume, qu'il avait été autrefois peint et bariolé. On évoqua d'abord le souvenir des Fils-des-Nuages; puis il fallut apprécier les gâteaux, cuisinés à la française. « C'est tout de même meilleur que les petits fours au poivre de par ici, » constata Bécassine.



Beaucoup d'Américains se sont déjà rangés à cet avis, paraît-il, et les pâtisseries s'en vont par douzaines, chaque jour, à l'heure du goûter. Tout en racontant ses succès, Charles Fennik introduit ses invités dans l'arrière-boutique,...



... une petite pièce qu'il a meublée simplement, mais avec goût, et égayée des quelques souvenirs qui ne l'ont jamais quitté depuis son émigration. Tandis que Bécassine admire une vue de Quimper, Charles Fennik et Pierre allument leur pipe. « Il fait si bon et si tranquille, chez vous, dit Pierre, après quelques bouffées, que je vous...



... demanderai la permission d'ache-ver enfin la lecture, de mon courrier. » Charles le prie de se considérer comme chez lui, et de la poche de Pierre, sort alors un petit paquet, tout couvert de cachets de cire rouge. Charles Fennik ne peut retenir un sifflement d'admiration.



« Ceci n'est pas mon courrier, déclare Pierre Kiroul, ceci est la blague d'un ministre de la République Française; mais vous comprenez que je ne puis la montrer à personne. — Surtout qu'elle se sauverait bien encore, » ajoute Bécassine, qui se souvient en un instant de toutes les aventures de leur voyage diplomatique



Puis apparaît une liasse de papiers, suite et fin de cette volumineuse correspondance récoltée à l'Atlantic-Hôtel. Pour la première fois, Pierre peut s'y consacrer avec ce calme que donne le sentiment du devoir accompli. Soudain il se lève...



... et tend une lettre à Bécassine. Bécassine lit : « Mon cher Pierre, j'ai profité de mon voyage à Paris avant-hier, pour aller ouvrir un peu les fenêtres de ton appartement, rue Saint-Guillaume...



... ce vicomte avait été concierge avant lui. Je l'avoue n' pas comprendre grand chose, si ce n'est que tu as fait ce petit déplacement à la place de l'attaché d'ambassade. Tout va bien, malgré cela, puisque tu te portes bien. Ecris à ta vieille tante et reçois ses plus affectueux baisers. A. de Kercoz... Ce n'est pas un ambassadeur qui aurait aussi bien couru après M. Brown, remarque en passant Bécassine; heureusement...



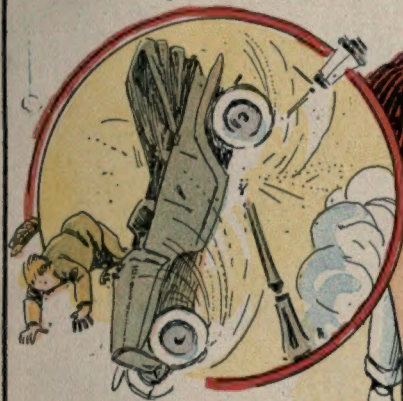
... que nous avons fait son travail. » Puis elle continue : « M^{me} de Grand-Air envoie toutes ses amitiés à Bécassine et ne serait même pas fâchée, je crois, de la voir revenir. » Une sonnerie électrique...



... indique à ce moment que la porte du magasin vient de s'ouvrir. Bécassine jette un coup d'œil à travers le carreau : « Un client, monsieur Charles, même qu'il n'a pas l'air en très bon état. Ah ! mon Dieu, c'est M. Archibald ! »



Elle se précipite, suivie de deux fumeurs de pipe. Tout heureux de rencontrer des visages de connaissance, Archibald Davis — c'est bien lui — explique qu'il sort de la pharmacie voisine...



... ayant fait un superbe panache avec son auto, à la sortie de la ville. « Du 80 à l'heure, au moins ! raconte le blessé. Quelle émotion ! Ce n'est pas bien grave d'ailleurs, vous voyez ; mais je ne serais pas fâché de prendre un petit cordial, avec un gâteau. » Pierre Kiroul et Bécassine l'ont immédiatement installé dans un fauteuil.



Charles Fennik lui présente une pleine assiette de galettes bretonnes, puis d'un air confidentiel, ajoute que pour un ami de ses amis, il va tricher un peu avec la terrible loi américaine qui interdit l'usage des alcools et boissons fermentées.



Dans le coin d'un placard, Charles Fennik saisit une bouteille aux reflets dorés. « Du cidre ! s'écrie Bécassine. — Et du bon, précise son « pays », c'est « la mère » qui me l'a envoyé, par un ami qui navigue.

« Surtout que c'est pour sauver un blessé américain, » appuie Bécassine.



— Nous la remercions bientôt, vous pouvez y compter, monsieur le pâtissier : le temps de retraverser l'Atlantique ! » déclare alors Bécassine en levant le verre qu'on lui a tendu et qu'elle n'a accepté que parce qu'il s'agit de boire à la santé de quelqu'un.

« Bientôt en effet, reprend son maître, car nous partons demain : le ministre nous attend. — Et M^{me} votre tante, et M^{me} de Grand-Air aussi, monsieur Pierre ! Ce n'est pas moi qui pourrais vous faire un pitch, bien sûr... — Un speech, rectifie Pierre.



— ... mais je peux dire que nous emportons un vrai bon souvenir de l'Amérique. » Archibald s'est levé, le verre en main. D'émouvantes paroles d'adieu sont alors échangées, puis des poignées de mains, avec une vigueur qui dénote à la fois une sincère amitié et un réel entraînement sportif.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages.		Pages.
Les inquiétudes de la marquise de Grand Air.....	3	Leçons de choses.....	34
Une étrange démarche.....	4	Petit détour.....	35
Qui bien se pèse.....	5	Un malade de marque.....	36
Les idées de Pierre Kiroul.....	6	La cure merveilleuse.....	37
Deux grands voyageurs.....	7	La reconnaissance des Fils-des-Nuages.....	38
La famille Labornez apprend du nouveau.....	8	Encore un salon de peinture.....	39
Orgueil et larmes.....	9	Apparition d'un revolver.....	40
La province à Paris.....	10	... D'un gros jeune homme et d'un écrou.....	41
Le concierge de la rue Saint-Guillaume.....	11	La petite ville de Tapiokah (Kansas).....	42
Un fort courrier.....	12	Les soucis de Pierre Kiroul.....	43
La commission du ministre.....	13	Une crise financière.....	44
En rade de New-York.....	14	... Et son remède.....	45
L'américain tel qu'on le parle.....	15	Le chagrin de la petite demoiselle.....	46
« Atlantic-Hôtel ».....	16	Les colères de mister Colt.....	47
L'armoire à surprises.....	17	Briseuse de grèves.....	48
Au pays des gens pressés.....	18	Nouvel apprentissage.....	49
Les dangers du métro.....	19	Les conserves de mister Colt.....	50
L'invisible Harris Brown.....	20	Les méprises de la langue française.....	51
Un monsieur dans la boîte.....	21	Washington-Cinéma.....	52
Le roi des détectives.....	22	Nettoyage par le vide.....	53
Un précieux couvre-chef.....	23	Le bébé N° 17.....	54
Simple démonstration.....	24	Une ténébreuse affaire.....	55
Le roi des voleurs.....	25	Les surprises du téléphone.....	56
Attaque brusquée.....	26	Celui qui connaît Mr Brown.....	57
Un air de banjo.....	27	Une plage mondaine.....	58
Bécassine perce.....	28	Les drames de l'Océan.....	59
L'excès en tout est un défaut.....	29	Les délassements d'un grand esprit.....	60
Un poste de tout repos.....	30	Secrets d'Etat.....	61
Une nuit dans la plaine.....	31	Erreur d'adresse.....	62
Sur la piste de guerre.....	32	Bécassine porte un toast.....	63
Le « Clair-Antilope ».....	33		

